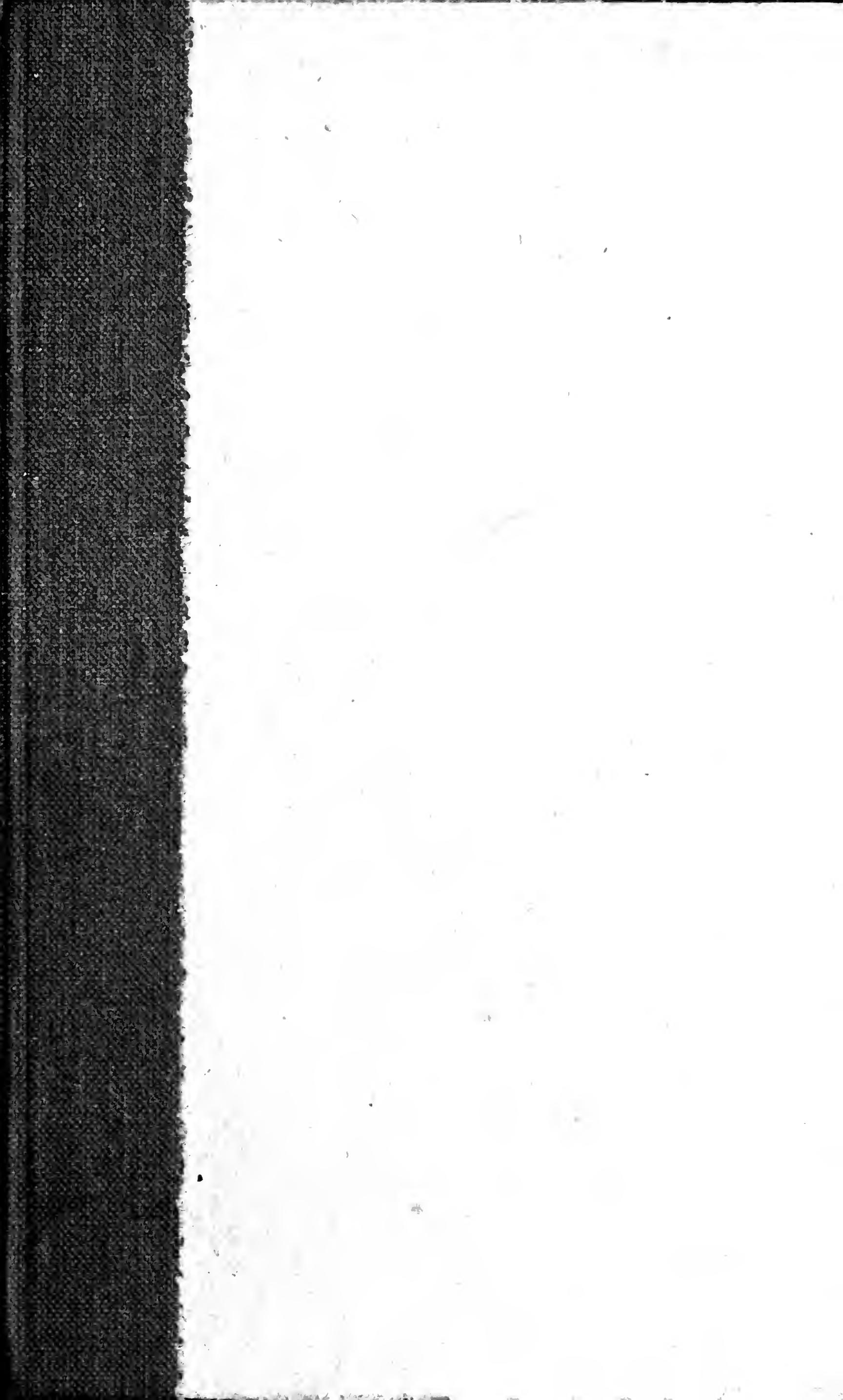


1 franc 25 centimes le volume.

CHAQUE ROMAN FORMERA 4 VOLUMES IN-12.

OEUVRES COMPLÈTES

DU

CAPITAINE MARRYAT,

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR S. A. DERAZEY,

Édition in-12.

Nous ne ferons point l'éloge des ouvrages du capitaine Marryat; la réputation de cet écrivain est établie sur le continent comme dans son pays. Jamais, depuis Walter Scott, aucun auteur anglais n'avait joui d'un succès aussi populaire. L'originalité de ses compositions, la variété de ses tableaux et de ses caractères, ses études approfondies du cœur humain; tout cela, joint à l'intérêt bien ménagé d'une narration habilement conduite, suffit pour justifier cet empressement du public. Les admirateurs les plus passionnés de l'auteur des *Puritains*, ont trouvé dans notre auteur des jouissances qu'ils ne croyaient plus possible d'éprouver hors de leur écrivain favori.

Mais il manquait au capitaine Marryat d'être mis, comme son heureux rival, à la portée de toutes les bourses, de toutes les bibliothèques. Jusqu'à présent il n'avait eu en France que les honneurs de l'in-8°, dont l'inconvénient grave est d'être d'un prix élevé; ce qui restreint les lecteurs à un nombre peu proportionné au mérite et à la vogue de l'auteur.

Le format in-12, que nous avons adopté, avantageux pour les cabinets de lecture et les bibliothèques de campagne, répond donc à

un besoin généralement senti. La conviction de ce besoin et la certitude du succès pouvaient seules nous déterminer aux sacrifices que nous avons dû nous imposer pour obtenir le double résultat d'une extrême modicité de prix et d'une exécution qui ne laisse rien à désirer. La traduction que nous publions est sortie d'une plume exercée, qui a fait ses preuves dans ce genre. M. Derazey, littérateur distingué, familiarisé avec le génie de la langue anglaise, a reproduit avec une fidélité intelligente l'esprit et la physionomie originale de son auteur, sans que la langue française ait perdu dans cette alliance de son harmonie et de sa clarté.

En un mot, nous avons voulu que cette traduction ne fût pas seulement bornée à satisfaire une impatiente curiosité, qui ne survit pas à une première lecture; mais qu'on pût y revenir avec plaisir comme à un ouvrage littéraire, offrant à l'esprit une étude agréable et une distraction utile.

Indépendamment des ouvrages connus et publiés jusqu'à ce jour, nous donnerons tous ceux que pourra publier, par la suite, le capitaine Marryat, à fur et mesure de leur apparition, et immédiatement après leur publication à Londres.

GUSTAVE BARBA.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

La collection des romans du CAPITAINE MARRYAT se compose jusqu'à ce jour des 14 romans suivants :

PIERRE SIMPLE, 4 vol.
JACOB FIDÈLE, 4 vol.
JAPHET, 4 vol.
M. LE MIDSHIPMAN AISÉ, 4 vol.
RATTLIN LE MARIN, 4 vol.
KING'S-OWN, 4 vol.
LE PIRATE, 4 vol.
FRANCK MILDMAY, 4 vol.
NEWTON FORSTER, 4 vol.
SNARLEY YOW, 4 vol.
LE PACHA A 1001 QUEUES, 4 vol.
LE VIEUX COMMODORE, 4 vol.
ARDENT TROUGHTON, 4 vol.
LE VAISSEAU FANTÔME, 4 vol.

Ces romans paraîtront tous les samedis, à partir du 16 décembre 1837.

La collection sera terminée fin février prochain.

Prix de chaque roman en 4 volumes in-12, imprimé sur cicéro neuf :
pour les souscripteurs, en payant le 14e roman d'avance. . . . . **5** fr.
prix de chaque roman vendu séparément . . . . **6** fr.

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

BIBLIOPHILE JACOB,

Édition in-12.

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR.

Un de nos meilleurs critiques a dit : « Le bibliophile Jacob est » peut-être, de tous les écrivains modernes, celui qui a le mieux » réussi dans le roman historique, parce qu'il avait passé sa vie au » milieu des chroniques naïves et des précieux souvenirs de notre » bon vieux temps; parce qu'il connaissait de longue main les per- » sonnages qu'il a mis en scène; parce qu'il s'est identifié aux » époques qu'il a peintes au naturel, comme on disait autrefois. »

Nous n'ajouterons rien à ce jugement sur les *Romans historiques* du bibliophile; mais nous dirons seulement, au sujet de ses *Romans de mœurs*, qu'il occupe également une des plus hautes places parmi les auteurs vivants qui se sont distingués dans ce genre de littérature, où l'imagination ne suffit pas, si elle n'est dirigée par un esprit fin et observateur.

Les romans de mœurs du bibliophile Jacob présentent, avec une heureuse variété de formes et de couleurs, les qualités solides qui donnent de la durée au succès d'un livre : la pensée et le style.

Ce sont ces *Romans de mœurs* et ces *Romans historiques* que nous réunirons successivement dans une seule et même collection, où chacun viendra se ranger suivant la date de sa publication primitive. Jusqu'à ce jour, les ouvrages du bibliophile Jacob, lus et relus en France, contrefaits et traduits en plusieurs langues à l'étranger, n'avaient pu cependant, à cause de leur format et par leur prix peu modéré, arriver à toutes les mains et convenir à toutes les fortunes. La collection complète coûterait plus de TROIS CENTS FRANCS. De plus, un grand nombre des romans qui la composent manquent depuis longtemps dans le commerce.

Telles sont les considérations qui nous ont engagés à entreprendre une réimpression uniforme des *Œuvres complètes du bibliophile Jacob*, dans le format in-12, le plus propre à rendre populaires, ses ouvrages spirituels et vraiment instructifs, en faveur desquels l'opinion publique s'est prononcée depuis longtemps, et dont les premiers ont été honorés des suffrages de Walter-Scott lui-même, qui

a nommé leur auteur le *Walter-Scott français*. Ainsi, le format in-12, plus commode, moins cher, et aussi lisible que l'in-8°, appartient aux ouvrages qui restent. Il s'adresse surtout aux cabinets de lecture, qui veulent unir le produit à l'économie; aux maisons de campagne, où il faut un volume à la promenade comme à la veillée; aux voyages, où le livre qu'on lit, étant exposé à s'égarer ou à se détériorer, doit être facile à remplacer, etc.

En un mot, les *Œuvres complètes du bibliophile Jacob*, dans le format in-12, rempliront en général tous les usages auxquels les éditions in-8° ne satisfont qu'imparfaitement. Cette collection prendra place, à la ville comme à la campagne, auprès des œuvres de Walter-Scott, de Cooper et du capitaine Marryat, etc.

GUSTAVE BARBA.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

La collection des romans du BIBLIOPHILE JACOB se compose jusqu'à ce jour, de 18 romans, qui paraîtront tous les mois, à partir de janvier 1838, et dont la nomenclature suit :

SOIRÉES DE WALTER-SCOTT, 4 vol.
MÉDIANOCHES, 4 vol.
LE BON VIEUX TEMPS, 4 vol.
QUAND J'ÉTAIS JEUNE, 4 vol.
LE ROI DES RIBAUDS, 4 vol.
CONTE DU BIBLIOPHILE JACOB, 4 vol.
LA FOLLE D'ORLÉANS, 4 vol.
VERTU ET TEMPÉRAMENT, 4 vol.
UNE FEMME MALHEUREUSE, 4 vol.
LES FRANCS TAUPINS, 6 vol.
LES DEUX FOUS, 4 vol.
LA DANSE MACABRE, 2 vol.
DE PRÈS ET DE LOIN, 4 vol.
PIGNEROL, 4 vol.
CONVALESCENCE DU VIEUX CONTEUR, 2 v.
UN DIVORCE, 2 vol.
LA SŒUR DU MAUGRABIN, 4 vol.
LE GRAND BALZAC, 4 vol.

Prix de chaque roman en 4 volumes in-12 (pour les souscripteurs, en payant le 12e roman à l'avance. . . . . 5 fr.
Prix de chaque roman vendu séparément. . . . . 6 fr.

Cette collection sera terminée à la fin de 1838.

On souscrit à Paris,

CHEZ GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE MAZARINE, 34.

POUGIN, quai des Augustins, n. 49.
CORBET aîné, quai des Augustins, n. 61.
J. LAISNÉ, passage Véro-Dodat, n. 1.
POULTON, rue Chilpéric, n. 4.
LECLÈRE, rue Gît-le-Cœur, n. 10.
SCHWARTZ et GAGNOT, quai des Augustins, n. 59.
LEGRAND et DESCAURIET, quai des Augustins, n. 59.
DE POTTER, rue Poupée, n. 11.

Imprimerie d'Ad. ÉVERAT et Comp., 16, rue du Cadran.

CONTES

EN VERS.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

CONTES

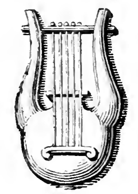
EN VERS,

PAR

CH.-PAUL DE KOCK.

In varietate voluptas.

2e Édition.



PARIS.

BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, ALEX DUVAL ET L.-B. PICARD.

1824.



LIBRARY
OCT 2 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

A MADAME

ELISE S.....

Vous m'avez dit : Dans un conte
Je trouve beaucoup d'attrait.
Pour faire ce qui vous plaît,
Il n'est rien que l'on n'affronte.
Daignez accepter ceux-ci,
C'est à vous qu'ils doivent l'être;
Mais aurai-je réussi !
Déjà je ne suis pas maître
D'un sentiment de frayeur ;
Ma muse est franche, naïve,
D'une peinture un peu vive
Si vous preniez de l'humeur....
Non, je n'ai voulu que rire;

En tout temps ce fut permis,
Et dans vos yeux je crois lire
Que mon pardon m'est remis.
D'ailleurs, variant sans cesse ;
Cherchant des sujets nouveaux,
Quelquefois dans mes tableaux
Une teinte de tristesse
Remplacera la gaîté ;
Je peins le plaisir, la peine,
J'aime la variété,
Comme le bon La Fontaine
Aimait la diversité.
Lisez donc en liberté,
Mes contes sont bons apôtres ;
Tantôt roses, tantôt bruns,
Glissez vite sur les uns,
Arrêtez-vous sur les autres.
Heureux de cette façon,
Si je vois femme jolie
Faire grâce à la folie
En faveur de la raison.

CONTES

EN VERS.



LES GONDOLIERS.

Bel âge des amours !
Des plaisirs, de l'ivresse,
Doux momens, heureux jours
Marqués par la tendresse !
Heures de la jeunesse
Vous sonnez promptement !....
Arrêtez un moment ;

Pourquoi tant de vitesse ?
Il semble que le temps
Pour vous marche plus vite ;
De l'aspect du printemps
Son front chauve s'irrite ;
Rien ne peut le fléchir,
Il se hâte , il nous presse ,
Il semble alors courir.
Mais, quand vient la vieillesse
Il paraît s'attendrir :
Des heures qu'il nous laisse
Le cours est chancelant ;
Ah ! c'est pour la jeunesse
Qu'il devrait être lent !...
Mais le destin l'ordonne ,
Nul ne peut résister ;
Des beaux jours qu'il nous donne
Sachons donc profiter.

Voyez-vous se croiser sur la plaine limpide,
Ces légers bâtimens, d'uniforme couleur,
Ils glissent sur les flots, et de l'amant timide
Ils ont souvent encouragé l'ardeur;
Dans cette retraite charmante
Que la gondole offre à l'amour,
Mollement balancé près de sa jeune amante,
Il brave les jaloux et la chaleur du jour.
Le gondolier d'un air de nonchalance,
Poussant sa rame, évitant les cahots,
Mêle sa voix au bruit monotone des flots;
Il chante de l'amour, la douceur, la puissance,
Tandis que près de lui, mais cachés à ses yeux,
Ceux qu'il conduit le célèbrent bien mieux.

A nos regards quel séjour se présente?
Quelle est cette cité qui sort du sein des eaux,
D'Amphitrite bravant la fureur impuissante:
A ses palais, à ses canaux,

Je reconnais Venise, et mon ame est émue,
Quels sentimens divers m'agitent à sa vue !
Le plaisir que j'éprouve est mêlé de terreur ;
Séjour où la folie établit son empire,
Qui sait du carnaval faire un temps de délire,
Tu ne me parais pas l'asile du bonheur.
        Près de ce palais que j'admire
        Pourquoi mes regards étonnés
Rencontrent-ils ces murs, sombres, abandonnés !
Je contemple une place, immense, magnifique,
    A quelques pas je frémis malgré moi.....
Ces lagunes déjà m'inspirent de l'effroi.
        Tout, dans cette ville magique,
Fait naître un sentiment qu'on ne peut définir.
D'un tribunal secret le sanglant souvenir,
        La vengeance, la jalousie
Aiguisant chaque jour leurs poignards en ces lieux,
        Ne font de Venise, à mes yeux,
Qu'un bien triste séjour du dieu de la folie.

Mais près des Gondoliers fixons-nous désormais ;
Qu'on est bien, étendu dans leur maison mobile !
Là, seulement, je retrouve la ville
Que dans mes songes je rêvais !

Sur les flots de l'Adriatique
Urbino, dès ses jeunes ans,
Avait bravé les plus forts ouragans ;
Sa gondole, son bien unique,
Le voyait, dès le point du jour,
S'embarquer en chantant, et chanter au retour.
Heureux, content dans sa nacelle,
Sans amour, sans ambition,
Sa gaîté lui restait fidèle.
Si l'on pouvait vivre sans passion,
Alors, comme Urbino, sans tourmens, sans envie,
On descendrait gaîment le fleuve de la vie.
Gaîment?... Non, l'uniformité
Tôt ou tard fait fuir la gaîté.

Les passions éveillent dans notre ame
L'espoir, l'attente, le désir;
Celui, qui de l'amour n'a point connu la flamme,
A-t-il donc connu le plaisir?
Mais bientôt Urbino perd son indifférence,
Zanetta le fait soupirer;
L'amour le tient en sa puissance,
Et Zanetta sait si bien l'inspirer :
Elle a seize ans, un regard tendre,
Grâce naïve et modeste maintien,
Un son de voix qu'on veut toujours entendre,
Et de grands yeux que l'on comprend si bien!...
De l'adorer qui pourrait se défendre?
Urbino jeune et beau l'aimera-t-il en vain?
Pour Zanetta, dès le matin,
Il redit tendre barcarolle,
Et nuit et jour, dans sa gondole,
Du nom de Zanetta fatiguant les échos,
Le mêle en soupirant au murmure des flots.

Tant d'amour a touché le cœur de la fillette :
Quand, près de son père, le soir,
Sur la rive elle vient s'asseoir,
C'est Urbino que son œil guette;
C'est pour lui ce soupir et ce brûlant regard
Qui l'accompagnent au départ.
Si le ciel s'obscurcit, s'il se forme un orage,
Inquiète, sur le rivage,
Semblable à la triste Héro,
Son cœur, qui s'agite et s'oppresse,
Craint pour l'objet de sa tendresse...
Mais ce sourire, cette ivresse,
Annoncent aussi qu'Urbino
Revient auprès de sa maîtresse.

Cependant Paoli, père de Zanetta,
N'approuve point l'amour d'Urbino pour sa fille.
Il veut des écus; sans cela,
On n'entre point dans sa famille.

Il n'est aussi que simple gondolier ,
Mais il a su dans ce métier,
En servant les amans arrondir sa fortune ;
Quand il s'agit de gagner de l'argent
Paoli toujours prêt , est actif , obligeant ,
Il sert et la blonde et la brune;
C'est à lui que les amoureux
Vont conter leurs tourmens, désigner leurs maîtresses ;
Pourvu que l'on ait des espèces ,
Il trouve le moyen de faire des heureux ;
Et mainte fois dans sa gondole ,
Emmenant un couple joyeux ,
Il entonne sa barcarolle
En riant aux dépens d'un père ou d'un tuteur
Dont il vient de tromper l'active surveillance ;
Rien ne le met en belle humeur
Comme l'espoir de quelque récompense ;
Veut-on se marier ? on le trouve au besoin ,
Tout prêt à servir de témoin.

Et ce patron des bons apôtres
Prétend forcer sa fille à fléchir sous sa loi,
Car, ce qu'on veut bien faire aux autres
Est ordinairement ce qu'on défend chez soi.

Pour avoir Zanetta ce n'est donc qu'à la ruse
Qu'Urbino peut avoir recours ;
On l'emploie en intrigue, à la guerre, en amours,
Et le succès est son excuse.
Mais sans argent on doit fort mal ruser.
Urbino n'a pas une obole !
Le pauvre amant vend sa gondole :
C'était son seul trésor, mais il faut tout oser
Pour posséder celle qu'on aime.
On est en carnaval ; il va se déguiser,
Puis près de Paoli se rend à l'instant même,
Et, sous le masque, ose lui proposer
De gagner beaucoup d'or en servant sa tendresse.
« Je suis tout prêt, recevez ma promesse,

» Dit le vieux gondolier. Parlez, qu'exigez-vous?
» — Ce soir, prépare ta gondole :
» J'arrache mon amante aux fureurs d'un jaloux.
» Mais elle a reçu ma parole
» Que l'hymen, cette nuit, consacrerait nos nœuds...
» Seigneur, je comblerai vos vœux;
» Je connais un endroit propice ;
» Un chapelain, prévenu par mes soins,
» Nous attendra ; pour des témoins,
» Je vous en tiendrai lieu... J'ai même à mon service
» Un villageois qui fera le second.
» Je me charge de tout; allez, je vous répond
» Que j'ai souvent conduit pareille affaire.
» —C'est fort bien. Prends ceci, ce n'est de ton salaire
» Qu'une bien faible portion.
» De la prudence, du mystère,
» Surtout de la discrétion. »

De Zanetta, quittant le père,

Urbino fuit sans être reconnu.
Paoli ne se doute guère
Par qui son bâtiment vient d'être retenu.
Tout occupé de cette affaire,
Il laisse à Zanetta bien plus de liberté.
Urbino s'en était douté!
Vers la nuit, il parvient auprès de son amante;
Un large domino de sa taille charmante
Cache la forme et les contours;
Un masque couvre son visage,
Et tous deux, déguisés, se rendent au rivage
Se recommandant aux amours.

Paoli les attend: au fond de sa gondole
Il fait entrer les deux amans,
Et, pendant qu'ils se font les plus tendres sermens,
Il entonne sa barcarolle
En se disant: « Encore un de dupé,
Quelque jaloux, quelque tuteur trompé....

Cela ne va pas mal, et j'ai sujet de rire ;
Le carnaval paraît bien commencer.
Encore un an, et puis je me retire,
Il faut jouir un peu, je suis las d'amasser.
A quelque vieux richard je marîrai ma fille ;
Je n'aurai point de dot à lui donner,
Et je vivrai content au sein de sa famille,
Qui pourra tous les jours me donner à dîner.

Tout en faisant son plan, il rame et l'on arrive :
Les amans déguisés descendent sur la rive.
Paoli les conduit vers un bois ténébreux
Dans lequel est bâtie une vieille chapelle.
C'est là, qu'un ministre fidèle
Va consacrer les plus doux nœuds.
On a tout préparé pour la céremonie,
Avec le villageois, qui fait l'autre témoin ;
Paoli, redoublant de soin,
Va se mettre à la porte ; et là, sans qu'on l'en prie,

Il fait le guet pendant qu'on unit les amans.
Ceux-ci découvrent leur visage :
Le prêtre reçoit leurs sermens,
Puis, il bénit le mariage,
Et les jeunes gens sont époux.
« Eh bien, dit Paoli, qui se tient à la porte,
» Est-ce fini ? — Ne craignez plus pour nous....
» Venez, dit Urbino, vous avez fait en sorte
» Que tout a réussi... Mais c'est bien grâce à vous. »

Le gondolier, croyant toucher sa récompense,
Se hâte d'accourir près d'eux....
Que devient-il?.. immobile... en silence,
Il les regarde... et se frotte les yeux,
C'est Urbino près de sa fille...
Elle est unie au jeune gondolier,
Et la gondole du vieux drille
A conduit les amans qu'on vient de marier !...
Il tempête, se désespère,

Mais à quoi bon tant de colère !
Les jeunes gens sont à ses pieds....
D'ailleurs ils sont unis, que faire ?
Ce que l'on fait quand on est père :
On pardonne, et les torts sont bientôt oubliés.

« Ami, dit Paoli, songe avec ta gondole,
Qu'il faut nourrir ta femme et t'occuper.
— Hélas, dit Urbino, tout ce qui me désole,
C'est que je l'ai vendue, afin de vous tromper.
— Comment coquin !..— Ah ! calmez-vous de grâce,
Vous vieillissez, et le travail vous lasse,
Je connais vos projets. Eh bien! à votre place
Je conduirai votre bateau,
Vous lui devez votre richesse ;
Je veux vous imiter et servir la jeunesse;
En fait de ruses, de finesse,
A mon âge, on sait du nouveau.
» Tranquille, heureux, près de votre famille

Vous passerez des jours bien doux !
Vous n'irez pas dîner chez votre fille...
Mais elle ira dîner chez vous.



LE RAISONNEMENT

DE GROS PIERRE.

« Ah ! si j'avais un écu !...
(Disait un jour le gros Pierre
A son compère Ledru),
Va, tu ne te doutes guère
De l'emploi que j'en ferais !
Avec cet écu, j'aurais
Un joli coq pour ma poule ;
Ce coq vous la coquerait,
Alors ma poule pondrait ·

Or, d'un aussi joli moule
Les poulets seraient vendus
La douzaine trois écus.
Avec l'argent de la vente
Je pourrais avoir du grain ;
Avec le grain , je me vante
De trouver un bon terrain.
Je sais cultiver la terre ,
Je suis actif , vigilant ,
Et quand un propriétaire
Me connaîtrait ce talent ,
On m'offrirait une ferme ;
Je la prendrais pour trois ans.
Par des profits innocens,
Gageons, au bout de ce terme,
Que je me trouve de quoi
Avoir une ferme à moi.
Ah ! c'est alors, mon compère ,
Que j'arrondirais mon bien !

Je connais plus d'un moyen
Pour faire rendre une terre
Quatre fois plus qu'on ne croit.
Dame ! ensuite on peut s'étendre ;
Pour acheter et revendre
Je ne suis pas maladroit ;
Enfin , par mon industrie ,
Je deviendrai, je parie ,
Le plus riche de l'endroit. »

« Pardieu mon pauvre ami Pierre ,
S'il ne te faut qu'un écu
Pour être propriétaire,
Tiens le voilà, dit Ledru ;
Cultive , sème , défriche ,
Plante , achète , deviens riche ;
Alors , chez toi , mon garçon ,
Pour prix de cette misère
Tu me permettras, j'espère,

D'aller dîner, sans façon. »

Maître Pierre tient la pièce,
Son compère est déjà loin.
Quand notre homme est sans témoin,
Il prend l'écu, le caresse,
Puis... oubliant son projet,
Va le boire au cabaret.
Le soir, quittant sa besogne,
Ledru repasse par-là.
Il rencontre notre ivrogne
Qui marche, cahin, caha...
« Morbleu, lui dit le compère,
Dans quel état te mets-tu ?
Voilà donc de mon écu
L'emploi que tu devais faire ?
Et tes plans de ce matin...
— Écoute donc, répond Pierre ;
Pour être riche, compère,

J'ai pris le plus court chemin ;
Va, je nargue la misère !
J'ai bien placé mon écu ,
Car, mon ami, quand j'ai bu ,
C'est à moi toute la terre.



LE RHUME.

Zoé logeait chez sa tante ,
Zoé n'avait que seize ans ;
Mais qu'elle était ravissante !
Quels regards doux, séduisans,
Quels contours, quel teint de rose ,
Quel son de voix enchanteur !
Et sur sa bouche mi-close,
La volupté qui repose
Semble attendre le bonheur.
Pourrait-on, le cœur paisible ,
Contempler autant d'attraits ;

Moi, je ne croirai jamais
Que la chose soit possible ;
Aux charmes de la beauté
Peut-on rester insensible !
Quand de la divinité,
Elle est la plus belle image ;
Ah ! recevez notre hommage,
Sexe fait pour l'inspirer !...
Vous chérir, vous admirer,
Est notre plus doux partage.
En vain, dans son froid langage
La raison veut murmurer,
L'homme heureux, voilà le sage,
Il faut donc vous adorer.

Mais de Zoé je m'écarte,
Ces dames vont m'entraîner,
Je ne puis m'en étonner,
Je perds bien vite la carte ;

Mainte fois un air mutin,
Une gentille figure,
Pied mignon, leste tournure
M'ont fait perdre mon chemin.
Revenons à la fillette
Dont les innocens appas
Faisaient courir sur ses pas
Plus d'un conteur de fleurette.
Mais notre tante était là,
L'œil au guet, l'abord sévère :
A la nièce on pouvait plaire,
On ne pouvait que cela.
Gros soupir, gentille œillade,
Petits mots à la passade,
C'est charmant ; mais entre nous
On ne peut passer sa vie
A s'en tenir aux yeux doux
Auprès de femme jolie.
C'était bon du temps des preux,

Où, dix ans, près de sa mie,
L'amant bornait son envie
A lui parler de ses feux.
Ce temps, nous l'employons mieux,
Et de la chevalerie,
Il ne nous reste, je crois,
Que ce ton galant, courtois,
Ce désir de plaire aux dames,
Et ce vif amour des femmes
Qui toujours nous restera
Tant que le monde vivra.
On peut changer la manière ;
Mais ce goût, cet amour-là,
En tout temps subsistera,
Et sans cesse on le fera.
Car le bon Dieu, sur la terre,
Nous a placés pour cela.

Or, un jeune militaire

A Zoé cherchait à plaire.
On comprend un amoureux
Par le langage des yeux ;
Et la petite brunette
Ne demanderait pas mieux
Que d'écouter en cachette,
D'un amant les doux aveux.
Mais hélas! dans sa chambrette,
Si par ruse il pénétrait ,
Notre tante l'entendrait ;
Car une cloison traîtresse
Laisse aisément parvenir
Jusqu'au plus léger soupir
Que l'on pousse chez la nièce.
Et comment près d'un amant,
Se livrer au sentiment ,
Au plaisir, à la tendresse ,
Sans laisser, par-ci , par-là ,
Échapper dans son ivresse,

Un soupir qui peint cela.
La fille la plus niaise ,
Par instinct devine bien
La forme de l'entretien
Qui doit la rendre bien aise.
De n'en pouvoir pas jouir
La pauvrette se chagrine ;
On ne voit plus sur sa mine
L'expression du plaisir ;
Déjà semblent se flétrir
Les roses de son visage :
Mal d'amour fait grand ravage !...
Notre tante s'aperçoit
De la pâleur de sa nièce:
De sa secrète tristesse ,
La bonne femme conçoit
Une vive inquiétude ,
Et lui dit : «Qu'avez-vous donc ?
Je n'entends plus de chanson ,

Ce n'est pas votre habitude ,
Vous qui chantiez si souvent ,
Quelquefois même en rêvant ;
Certes, vous êtes malade ;
Femme qui ne dit plus rien ,
Ne se porte pas très-bien.
Allons , plus de promenade,
Restez au lit , dès demain
Nous aurons le médecin ,
Il faudra bien qu'il nous trouve
Un remède à vos douleurs.
— Hélas ! au mal que j'éprouve ,
Répond Zoé toute en pleurs ,
Il ne pourra rien comprendre,
Car ma souffrance est au cœur.
— Taisez-vous, notre docteur
Vous dira ce qu'il faut prendre. »

Le médecin attendu

Chez la nièce s'est rendu ;
Et pour première harangue,
Il lui fait tirer la langue,
Qu'il regarde fort long-temps.
Étudier la nature,
Sur fillette en son printemps,
D'une charmante figure,
Qu'on doit bien apprendre ainsi !...
Près de malade jolie,
J'ai bien souvent eu l'envie
D'être médecin aussi.
Quand le nôtre a pu s'instruire,
Il dit : « C'est le froid, le chaud, »
Puis ordonne du sirop,
Veut qu'on boive, qu'on transpire,
Déclarant qu'on toussera,
Et qu'ensuite on guérira.
Quand il est loin, chez la tante,
Une garde se présente.

Son abord est engageant,
Elle paraît complaisante
Et demande peu d'argent.
De l'arrêter on s'empresse.
« Il faudra passer la nuit
Et faire boire ma nièce
Tous les quarts-d'heure. — Il suffit;
Auprès de mademoiselle,
Je ne m'endormirai pas;
J'aurai toujours l'œil sur elle.
— Je vous retiens en ce cas. »

La garde au logis demeure,
Tout étant bien convenu;
Lorsque le soir est venu,
La tante qui, de bonne heure,
Va toujours se mettre au lit,
Se retire à petit bruit.
Vous devinez, je le gage.

Ce qu'alors la garde fit :
Jetant bonnet et corsage,
Et tout son accoutrement,
Zoé revoit son amant,
Qui, pour arriver près d'elle,
A pris ce déguisement.
A l'ordonnance fidèle,
Il administre à sa belle
Un remède pour son mal ;
Mais une vieille couchette
Va déranger tout le bal
Par son allure indiscrète.
Comment donc faire cesser
Un bruit qui peut à la vieille,
Mettre la puce à l'oreille ?
Tout bas notre amant conseille
A sa belle de tousser.
Zoé comprend à merveille,
Elle tousse avec succès ;

Son rhume a plus d'un accès.
Mais la tante se réveille.
« Oh ! dit-elle , qu'est-ce là ?
Quoi Zoé tousse déjà ,
A peine si je la quitte.
— C'est l'effet de son sirop ,
Répond la garde aussitôt.
— Oh ! comme il opère vite !
Tousse , tousse , ma petite ,
Et cela te guérira.
— Oui , je l'éprouve déjà ,
Je vous assure , ma tante ,
Que je me sens beaucoup mieux ;
Ce sirop est précieux ,
J'en suis vraiment fort contente.
— Allons c'est bien , en ce cas,
Tousse , ne te gène pas. »

Avec plaisir on profite

De cette permission ,
Et pour tousser, la petite ,
Prend moins de précaution.
Le jour vient , le rhume cesse ,
On n'en a pas un accès ;
Mais avec la nuit , la nièce ,
Tousse plus fort que jamais.
Une semaine se passe.
« Quand cela doit-il finir ,
Dit la vieille, qui se lasse
De ne plus pouvoir dormir,
Comme ce rhume est tenace !
Le jour, par quel talisman
N'en ressens-tu point d'atteintes,
Et la nuit ce sont des quintes
A me crever le tympan.
— De cesser, répond la garde ,
Il est possible qu'il tarde ,
C'est un catarrhe, je crois.

— Un catarrhe... Ah ! sur ma foi
Ce serait une folie
Si je vous gardais, ma mie.
Un catarrhe.... on verra bien !
Mais je n'ai pas le moyen
De payer toute ma vie
Des gardes pour la soigner ,
Je saurai bien lui donner
Ce que prescrit l'ordonnance ;
Prenez l'argent que voici ;
Adieu donc ; votre présence
N'est plus nécessaire ici. »
A cela que peut-on dire ?
Rien ; il fallut obéir.
Notre garde se retire
En poussant un gros soupir.

La nuit, auprès de sa nièce ,
La tante prétend veiller.

« Oh ! vous pouvez sommeiller,
Dit la belle avec tristesse.
— Cependant, si tu toussais.
— Je ne le puis désormais !
— Tu te crois déjà bien forte !
Mais ton rhume est-il mûri ?
— Il faut bien qu'il soit guéri,
Vous l'avez mis à la porte. »



LE PAYSAN AMBITIEUX.

Dans une riante campagne
Qu'une rivière avoisinait,
Sur le penchant d'une montagne
Qu'un joli bois environnait,
On voyait s'élever maisonnette charmante,
Recevant du soleil la chaleur bienfaisante,
Et dont un grand clos dépendait.
Cette maison Thomas la possédait.
Là, sans effort et presque sans culture,
Un terrain nourricier, aimé de la nature,
Au villageois donnait de quoi faire son pain,

Des légumes, des fruits ; aux treilles du jardin ,
Pendait un excellent raisin ,
Dont le jus le faisait chanter sous la feuillée,
Et , dans l'hiver, animait la veillée
En mettant tout le monde en train.
Pour lui tenir fidèle compagnie ,
Il possédait ménagère jolie,
Des marmots qui le cajolaient ,
Et, presque tous , lui ressemblaient.
Que fallait-il de plus pour passer douce vie ?..
Thomas pourtant ne se croit pas heureux,
Il est triste , rêveur, ne peut tenir en place ,
Il paraît mécontent , au ciel lève les yeux ,
De son bonheur tranquille, il s'ennuie , il se lasse.
Le pauvre homme est ambitieux,
Il voudrait habiter la ville ,
Faire fortune, avoir une maison ,
Des valets, des chevaux, un carrosse, un grand ton !..
Tout cela lui semble facile :

Son gros cousin, ancien barbier,
D'un grand seigneur est bien devenu cuisinier !. .
Et depuis qu'un jour au village
Ce cousin a porté ses pas,
Son nez rouge , son ventre , et son large visage ,
Ont troublé l'esprit de Thomas.
Les jeux de ses enfans ont cessé de lui plaire ,
Il néglige sa ménagère ;
Le plaisir a fui de son toit.
En vain le pasteur de l'endroit ,
Qui, de son mal, connaît la cause,
Cherche à le ramener à d'autres sentimens
En lui disant : « D'où naissent vos tourmens ?
Vous manque-t-il donc quelque chose
De nécessaire à la félicité ?
Vous êtes laboureur ; cet état honorable
Vous attire l'estime et vous rend respectable ;
Votre femme, aux attraits, joint aussi la bonté ,
Vos enfans sont charmans , chacun d'eux vous adore ,

Voyons, que vous faut-il encore ?
Des richesses ?... Mais non, ce terrain vous suffit ;
Vous avez même de l'aisance,
Et vous pouvez, grâces à son produit,
Aider, secourir l'indigence ;
Ah ! mon pauvre Thomas, que voulez-vous de mieux ?
Trouveriez-vous en d'autres lieux
L'heureuse paix de ce séjour champêtre ?
Ici vous êtes né, bornez votre désir
A ne plus le quitter : il est doux de mourir
Sous le toit qui nous a vu naître.

Mais ces discours sont superflus :
Depuis long-temps Thomas n'écoute plus
Du pasteur le touchant langage;
Chaque soir, c'est sous le feuillage
D'un vieux chêne de son jardin,
Qu'il va rêver à sa folie,
Et qu'il cherche par quel chemin

Il satisfera son envie
Et pourra changer son destin.

Un jour que, selon sa coutume,
Dans ses rêves brillans Thomas est enfoncé,
Suivant l'ambition qui toujours le consume,
Vers la ville, d'un pas pressé
Le voilà qui se rend. Il y connaît du monde ;
Sa bourse est bien garnie, il avait amassé
Quelques écus ; si le sort le seconde,
Cet argent étant bien placé,
Va lui rapporter gros. De joie il perd la tête,
Il va donc devenir un monsieur, s'enrichir !
A la ville, en effet, ses amis lui font fête,
Et promettent de le servir
Dans l'ivresse, Thomas oublie,
Sa femme, ses jeunes enfans
Et sa maisonnette et ses champs.
Il fait de grands projets, chacun lui certifie

Qu'il peut aller à tout par sa capacité.
Déjà bouffi de vanité,
Le villageois se croit capable
Jusqu'aux premiers emplois de parvenir.
Le pauvre sot ! mais est-il plus blâmable
Que tant de gens qui brûlent du désir
D'avoir un poste éminent, honorable,
Sans s'être demandé s'ils pourront le remplir?

En espérance ainsi le temps se passe ;
Mais Thomas voit la fin de ses écus.
La scène alors change de face :
On semble l'éviter, on ne lui répond plus,
Ou bien on rit de son langage,
De ses prétentions ; chacun le montre aux doigts ;
On se moque du villageois
Qui veut être un grand personnage.
Thomas honteux, cherche à se retourner ;
Il se perd encor plus ; il joue, il fait des dettes,

On va le faire emprisonner...
Il fuit sans réparer les pertes qu'il a faites ;
Il quitte ce Paris qu'il maudit dans son cœur !
Y laissant son repos , sa fortune et l'honneur.
Pâle, défait, il revient au village ;
Déjà de sa maison ses yeux cherchent le toit....
Il espère y trouver le calme après l'orage !..
Il s'avance... grand Dieu !.. c'était dans cet endroit..
Du feu le terrible ravage
A détruit sa demeure et dévasté ses champs !...
Thomas court éperdu... sa femme... ses enfans..
Que sont-ils devenus.. il tremble.. il craint d'apprendre
Quelque nouveau malheur. Dieu! que vient-il d'entendre!
Sa femme est morte de chagrin,
Et ses enfans dans la misère ,
Demandent maintenant leur pain ,
Près des débris de sa chaumière.
C'est là que leurs voix chaque jour,

Au ciel adressent leur prière ;
Ils implorent Dieu pour leur père ,
Et lui demandent son retour.

Qui pourrait supporter une douleur pareille?..
Thomas jette un grand cri.. tous ses sens ont frémi..
Sa femme , ses enfans , sont assis sous la treille ,
A ses côtés.. il les voit.. il s'éveille...

Dans son jardin il s'était endormi ,
Et, sans quitter le pied de son vieux chène ,
Il avait fait son voyage à Paris.
« Se pourrait-il... O mes amis !...
Dit Thomas , qui respire à peine ;
C'était un songe... ah ! qu'il était affreux !..
De vous revoir que je me trouve heureux !
Près de vous désormais , je veux passer ma vie.
Ah ! plus d'ambition , plus de sotte manie !

Ce songe m'a guéri... mon cœur est soulagé !.. »

Heureux qui de sa folie,
Par un rêve est corrigé !



LE VIEUX FOU.

Le bon La Fontaine l'a dit :
« Ne forçons jamais notre esprit,
Nous ne ferions rien avec grâce. »
Il en est ainsi des amours ;
Le temps en a réglé le cours,
Il faut que tout soit à sa place.
N'attendons pas l'âge des souvenirs
Pour nous livrer à d'amoureux désirs.
Cédons gaîment dans la jeunesse
Au doux penchant de notre cœur ;
Mais gardons-nous, dans la vieillesse,

De vouloir inspirer une amoureuse ardeur.
Dès que les rides du visage
Viennent vous dire : Soyez sage ,
Il faut écouter leur avis.
Tout l'attirail de la toilette ,
Ton sémillant , mise coquette,
D'un vieillard ne feront jamais un Adonis
Enfin n'imitons point cet homme
Qui , ne voulant pas être vieux ,
Crut trouver un moyen de conserver ses feux :
Écoutez-moi bien , voici comme :
Jusqu'à l'âge de soixante ans
Il pensa devoir être sage ;
Alors à ses désirs naissans
Il crut pouvoir se livrer davantage.
Le vieux fou se disait tout bas :
« Lorsqu'à dix-huit ans on commence ,
On en a près de trente à montrer sa vaillance ;
Je vais me trouver dans ce cas.

Je commence, et pour plaire aux belles,
J'ai près de trente ans devant moi.
Je prétends être adoré d'elles ;
Je le puis aisément, je croi,
A mes vœux elles vont se rendre,
J'ai ce qu'il faut pour les charmer :
Je suis novice, elles vont prendre
Un grand plaisir à me former. »

Notre vieux fou dans le monde se lance,
Il fait le gentil, l'enfantin,
Et, près de la beauté, singeant le chérubin,
D'un jeune adolescent affecte l'innocence.
Mais pour prix de ses petits mots,
De ses soupirs, de ses grimaces,
Les femmes lui tournent le dos:
Le ridicule effarouche les grâces.
Voulant plaire, charmer, malgré ses soixante ans,
Le vieillard fouille en sa cassette,

Il y prend la seule recette
Que l'on puisse opposer aux outrages du temps.
Avec son or il séduit une belle.
« Tu n'as que vingt ans, lui dit-elle,
Tu ne les parais pas, d'honneur;
Je prétends te former, oui, je sens que je t'aime :
Pour moi quelle douceur extrême
D'avoir l'étrenne de ton cœur !
A ce discours, qui le comblait d'ivresse,
Le novice fit ce qu'il put
Pour prouver sa verte jeunesse ;
Et qu'en arriva-t-il de sa belle prouesse ?
Le lendemain notre vieux fou mourut.

Il est des plaisirs pour chaque âge,
Ne changeons point l'ordre du temps ·
Que l'enfant goûte sans orage
Les illusions du printemps ;
Laissons l'amour à la jeunesse,

Plus tard la raison doit venir ;
Et, pour charmer notre vieillesse,
Contentons-nous du souvenir.



LE MARI

QUI JOUE DE LA FLUTE.

Certain époux était grand amateur
De musique, et surtout de flûte.
Pour cet instrument, plein d'ardeur,
Dès le matin, il exécute
Rondeau, sonate, adagio;
De ses voisins il blesse les oreilles,
Mais croyant faire des merveilles,
Il les régale de solo.
Notre musicien avait femme jolie,
Jeune, bien faite, et d'un noble maintien;
Mais jusques à l'excès poussant la pruderie,

De lui conter fleurette il n'était pas moyen.
D'un seul mot de galanterie
Madame se fâchait, et sa sévérité
Faisait fuir les galans qu'attirait sa beauté.
L'époux d'un tel tendron, sans craindre pour sa tête,
Sur les maris trompés peut lancer des rebus.
Mais de ces démons de vertus
On voit souvent l'humeur à la tempête !
Notre Lucrèce en est un exemple de plus :
Elle est emportée et colère ;
Pour un mot se fâchant, son aigre caractère,
Bannit la paix de sa maison ;
Et chaque jour changeant de valet, de servante,
Madame, dont le ton interdit, épouvante,
Se croit douce comme un mouton.
Son mari d'humeur fort tranquille,
Est heureux quand il peut souffler quelque rondeau.
Mais un jour voici du nouveau :
La flûte, de madame échauffe encor la bile ;

Elle ne peut souffrir cet instrument.
« Entendons-nous, dit l'époux, un moment,
Avec vous je prétends, ma chère,
Faire un marché, de grâce écoutez-moi :
Vous vous mettez fort souvent en colère,
J'aime la paix, je me fais une loi
De ne me point mêler dans aucune dispute !
Mais dès que vous crîrez je jouerai de la flûte.
Cet instrument me sauvera
L'ennui de toujours vous entendre,
Vous crîrez tant qu'il vous plaira !
Vous ne pourrez me le défendre.

Madame accepte de bon cœur ;
En elle, ayant beaucoup de confiance,
Elle se dit : Par ma douceur
Je saurai bien le forcer au silence.
Au mari le marché plaisait ;
Il savait bien ce qu'il faisait ·

A se taire un instant sa femme en vain se butte,
Bientôt il peut prendre sa flûte,
Madame crie... En son appartement
L'époux va s'enfermer, et sur son instrument
Notre homme s'en donne à son aise ;
Plus il entend crier et plus il souffle fort :
Pauvres voisins, que je plains votre sort !
Quand un moment cela s'apaise
L'instant d'après la flûte chante encor,
N'espérez pas que l'un des deux se taise.

Notre amateur, par ce moyen,
Sur la flûte commence à jouer assez bien.
Madame, cependant, que la musique ennuie
De crier se corrige un peu.
L'époux craint pour sa mélodie
De ne plus avoir si beau jeu ;
Mais un événement vient servir sa folie :
Un jeune militaire, ardent, impétueux,

De notre belle est amoureux.
Son ton hautain, son air sévère,
Son regard fier et dédaigneux,
Rien ne peut éteindre ses feux ;
Et les obstacles, au contraire,
Ont plus de charmes à ses yeux.
Une conquête trop facile
Pour un galant a peu de prix;
De celle que l'on voit manquer au plus habile
Nous sommes toujours plus épris.

Notre amoureux, afin de s'introduire,
Se déguise en valet normand.
Chez Madame il se fait conduire,
Sachant que de valet on change à tout moment.
D'un air niais il se présente
En saluant bien gauchement ;
On vient de chasser la servante,
Et Madame, à l'essai, consent à le garder.

C'est tout ce qu'il voulait ; il est près de sa belle ,
Il faut en profiter, il faut tout hasarder.
Dès qu'il se voit seul avec elle ,
Dans un boudoir touchant la chambre du mari ,
Il se jette à ses pieds , il déclare sa flamme.
« O ciel , ô trahison infâme !... »
Dit la dame en jetant un cri.
A peine il part, que l'époux prend sa flûte ;
En disant : « Nous avons un serviteur nouveau ,
Je vais jouer plus d'un morceau ,
J'entends déjà qu'on se dispute. »

En effet , madame criait ,
Et des noms de monstre, de traître.
Elle appelait l'amant , mais celui-ci riait :
La flûte couvrait tout , il pouvait se permettre
Mille témérités. Avec son instrument
Le mari l'accompagne , il marque la mesure ;
Pour commencer il joue une ouverture ,

Le bruit augmente... il presse encor le mouvement,
Distinguant la voix de sa femme
Qui de temps en temps crie encor,
Sur sa flûte il joue à Madame :
Tu triomphes, bel Alcindor.
A son secours son épouse l'appelle,
« Bon, bon, dit-il, va fais ton bacchanal,
Mais du diable si je m'en mêle !
Je vais te jouer un final. »
Les cris cessent enfin. Servi par la musique,
J'ignore si l'amant est devenu vainqueur,
Mais je vois que la dame est tendre, laconique,
Et que l'époux est en sueur.
« Ouf, se dit-il, il faut que je respire ;
Je crois que c'est fini. Que l'on a tort de dire :
Souffler n'est pas jouer ! dedans cet instrument
Quand je souffle on devrait me faire compliment ;
Mais je n'entends plus rien, rendons-nous chez ma femme.
Il entre ; le galant avait quitté la dame.

« Eh bien ! dit le mari, la belle occasion
Tu viens de me donner, ma chère,
Pendant ton accès de colère,
Je t'ai joué ma variation,
Elle est en mi majeur... A ton valet, je gage,
Tu donnais son congé ? — Non, je le formerai ;
Et puisqu'il est entré, je crois qu'il est plus sage
De m'en servir, et je le garderai.
— Gardons-le, soit ! il paraît un peu brute ;
Mais pour le dégourdir tu t'y prends comme il faut.
Quant à moi, je prévois que, grâce à ce nigaud,
Je joûrai souvent de la flûte. »



LA PRÉFÉRENCE.

De deux garçons une veuve était mère ,
Tous deux par la nature étaient avantagés ,
En talens , en esprit , de même partagés ,
Également tous deux devaient lui plaire.
Mais l'un était le favori ;
Par une injuste préférence
On délaissait Charlot , Alfred était chéri.
Nous en avons l'expérience ,
Trop de parens se conduisent ainsi !
Leur cœur faible avec l'un, pour l'autre est endurci :
Pourquoi donc voir l'un d'eux avec indifférence ,

Et ne devons-nous pas, en leur donnant le jour,
Leur donner aussi notre amour ?
Ne les avons-nous mis sur terre
Que pour choisir celui qui nous paraît charmant ?
Il n'en est point de laid pour les yeux d'un bon père ,
Et qui donc essuîra les larmes d'un enfant ,
Si ce n'est la main de sa mère ?

Bientôt arrive à nos deux fils
Ce qui toujours suit cette préférence :
Entre eux d'abord égale ressemblance ,
Ils sont doux , vertueux, soumis ;
Mais bientôt celui qu'on préfère
Prend un peu plus de liberté ;
Impunément il fait sa volonté ,
Se livre à tous ses goûts, suit son humeur légère .
Certain par son esprit , sa grâce , sa gaîté ,
De se faire toujours pardonner par sa mère.
Charlot (c'est l'autre fils) ne lui ressemble plus ,

Il est triste, rêveur, il passe sa journée
Assis dans quelque coin ; ses traits sont abattus,
Et sa langue semble enchaînée.
Jamais un regard, un seul mot
Ne s'adresse au pauvre Charlot !
Ce nom de fils, si doux, quand sa mère le donne,
C'est pour son frère seul qu'il l'entend proférer.
Pauvre petit ! et l'on s'étonne
De te voir si souvent pleurer !
Mais bientôt une maladie
De la maman met les jours en danger.
Alfred poursuit son train de vie
Sans paraître inquiet, sans même s'affliger ;
A des valets recommandant sa mère,
Il n'approche plus de son lit.
Charlot fait alors le contraire :
A côté d'elle il s'établit ;
Il ne la quitte plus ; jour et nuit il la veille.
Trop heureux de pouvoir, pendant qu'elle sommeille,

Contempler ses traits à loisir ;
Bonheur dont depuis son enfance
Charlot n'a pas osé jouir !
Car il tremblait en sa présence.
Grâce à ses soins sa mère est beaucoup mieux ;
Elle voit de Charlot la douceur, la constance ,
Elle rougit de son injuste préférence ,
Le bandeau tombe de ses yeux !..
Mais, contrainte encore au silence ,
Elle voudrait... et ne peut exprimer
Son repentir et sa reconnaissance ;
Cédant au sentiment qui vient de l'animer,
A Charlot elle tend sa main avec tendresse,
Balbutiant : « C'est toi, mon fils !... »
Par ce doux nom, cette caresse ,
Le pauvre enfant est tout surpris ;
Ce ne peut être à lui qu'elle s'adresse :
Son fils !.. « Hélas ! répond-il aussitôt ,
Non, maman , ce n'est que Charlot..»

Ce mot valait une leçon sévère ;
Il corrigea l'injuste mère.
L'amour de nos enfans de nos soins est le prix ,
Mais pour l'un d'eux point d'aveugles faiblesses :
Dans notre cœur qu'ils soient tous réunis ;
Peut-il encor se croire notre fils
Celui que nous avons privé de nos caresses ?



LES DEUX AMIS.

Jadis, deux jeunes amis ,
Par serment s'étaient promis
De partager leur fortune,
De rendre chose commune
Ce qu'un fortuné destin
(Car nous avons tous le nôtre),
Quelque coup du sort enfin
Pouvait à l'un comme à l'autre
Envoyer un beau matin.
Tout jeune ainsi l'on se lie,
Et de tenir son serment

On a la sincère envie ;
En avançant dans la vie
On pense différemment ;
L'âge arrive, l'on oublie
Les sermens de l'amitié ;
Et souvent de la promesse
Que l'on fit dans sa jeunesse
On sourit avec pitié.
Mais revenons à l'histoire
Que j'avais à vous conter .
Nos amis, j'aime à le croire
Montreront plus de mémoire
Que ceux que j'allais citer.

L'un d'eux se met en voyage ;
Se fait marchand , muletier,
Soldat , acteur, gazetier.
Pauvre dans chaque métier,
Il supporte avec courage

Les mauvais coups du destin ,
Et sans le sol un matin
S'en revient dans son village.
Dans son domaine agrandi
Son ami s'est arrondi ;
Il a fait un héritage,
De plus un bon mariage
Avec un riche tendron ;
Bref , il mène douce vie ,
Car il a femme jolie ,
Bon vin et belle maison.

« Pardieu , dit le pauvre hère ,
J'ai fort bien fait d'arriver ;
Courons vite le trouver,
Je ne crains plus la misère !
Par lui, j'aurai des emplois ;
Il se souviendra , j'espère ,
De nos sermens d'autrefois. »

Puis sans tarder davantage,
Il va chez le gros bourgeois
Dans son modeste équipage.
Vous croyez que celui-ci
Au nez lui ferme la porte ?
Vous vous trompez, Dieu merci,
Ce n'est ma foi pas ainsi
Que mon riche se comporte.
Au pauvre il dit : « Tu n'as rien ?
Il faut donc que je t'en cède,
Tu partageras mon bien
Et tout ce que je possède.
Va, je n'ai pas oublié
Qu'à toi je me suis lié ;
Je dois tenir ma promesse,
Mon cher, n'en sois pas surpris,
Tout est commun entre amis. »
De le loger il s'empresse ;
Son hôte est choyé, fêté,

Dans la maison on l'installe ,
On l'habille , on le régale ;
Bref, il peut en liberté,
Disposer, commander même.
Ce riche est fort obligeant :
Placer ainsi son argent,
C'est mériter qu'on nous aime.
Mais voyez comme le sort
Quelquefois nous récompense ;
Puis étonnez-vous encor
Qu'on blâme la Providence.
Chaque matin notre époux
Va de bonne heure à la chasse,
C'est pour lui plaisir si doux
Que jamais il ne s'en lasse.
On le voit , tel temps qu'il fasse ,
S'en aller chercher les loups.
Or, un jour, à peine il quitte
Jeune femme et lit bien chaud ,

Que d'une douleur subite
Il est atteint. Tout penaud,
Il est forcé de reprendre
Le chemin de sa maison,
Où l'on est loin de l'attendre !
Car son ami, sans façon,
Avait déjà pris la place
Que, pour aller à la chasse,
Chaque matin il laissait ;
Et près de la jeune femme
Rempli d'ardeur et de flamme
En époux il agissait.
« Ah ! scélérat, monstre infâme,
Dit le chasseur furieux,
Faut-il en croire mes yeux !
De mes bienfaits, malheureux,
Voilà donc la récompense !
Tu trahis ma confiance !
Tu me... — Pourquoi ce courroux ?

Dit l'autre, avec indolence ;
A qui diable en avez-vous ?
Et qu'est-ce qui vous offense ?
Rappelez à votre esprit
Le serment que chacun fit :
Entre nous même fortune,
Et toute chose commune.
Vous-même avez dit aussi
Quand je revins au village :
« Ce que je possède ici
» Qu'avec toi je le partage
» Mon bonheur sera parfait !... »
J'ai cru, d'après ce langage,
Que votre femme en était.



LES DEUX FRÈRES.

Dans une province de France,
Dont j'ignore le nom, mais le nom n'y fait rien,
Deux frères, possédant une modeste aisance,
Partagèrent un jour leur bien.
L'un se fit laboureur, et cultiva la terre;
Il prit femme, il eut des enfans
Qui, comme lui, labourèrent les champs.
Mais l'autre ne voulut rien faire.
Content de ce qu'il possédait,
Il ne désirait point en avoir davantage:
Le moindre travail l'obsédait.

Comme son frère il se mit en ménage,
Et sa famille s'augmenta ;
Mais notre homme jamais ne s'en inquiéta.
Par principes, par caractère,
Sans peine, sans plaisir, sans jamais s'émouvoir,
Il contemplait les biens et les maux de la terre ;
De le troubler rien n'avait le pouvoir.
Il appelait cela de la philosophie :
En est-ce?... par ma foi, je ne vous dirai pas!
On en a mis partout, si bien que l'on oublie
Celle dont il faudrait faire le plus de cas.

Or donc, à notre philosophe,
Le laboureur ne ressemblait en rien :
Il redoutait la moindre catastrophe,
Il aimait ses enfans, et tremblait pour son bien.
En vain notre esprit fort, se moquant de son frère,
Se donnait pour exemple, et cherchait tous les jours

A lui former le caractère :
Il y perdait son temps et ses discours.
Le naturel est comme une rivière
Dont on ne peut changer le cours.

Il est des maux pour le village
Comme il en est pour les cités.
Par une tempête, un orage,
Le laboureur voit ses champs dévastés ;
Il gémit, se plaint, se lamente,
Son frère veut le sermoner ;
Mais le villageois se contente
A son travail de s'obstiner.
Bientôt après, autres alarmes :
Pour la milice on prend son fils chéri ;
Il faut s'en séparer... Le pauvre homme attendri,
En l'embrassant verse des larmes.
Le philosophe en vain vient, d'un ton de docteur,
dire : « Comme vous je suis père,

J'aime fort mes enfans, mais qu'y voulez-vous faire?
A quoi leur sert votre douleur? »
A tout cela, le pauvre laboureur,
L'air surpris, regarde son frère,
Et pose sa main sur son cœur.

Mais le vent tourne, et la fortune
Qui, dit-on, fait comme le vent,
Au laboureur ne garde plus rancune
Et tourne le dos au savant :
A sa maison éclate un incendie ;
Sa fille se jette dans l'eau ;
Une cruelle maladie
Conduit son fils aux portes du tombeau.
Mais, il faut lui rendre justice,
Sans murmurer ni répandre des pleurs,
Il supporte tous ces malheurs ;
Et son frère, accouru pour lui rendre service,

Le trouve d'un sang-froid que rien ne peut troubler.
« Tu vois, dit-il, l'effet de ma philosophie,
Admire donc ma sagesse infinie,
Tout cela ne peut l'ébranler. »

Pour notre laboureur c'est bien une autre affaire ;
Son fils revient, il a gagné la croix.
Avec quel charme le vieux père
Entend le jeune militaire
Lui raconter ses combats, ses exploits !
Cependant il se dit : « Retournons chez mon frère,
Je suis heureux... mais peut-être que lui,
Dans ce moment, perd son unique appui !..

Heureusement la nature l'emporte :
Du philosophe elle sauve l'enfant ;
Mais celui-ci, jamais ne s'échauffant,
N'en est pas plus ému. « Que le diable t'emporte !
Dit notre laboureur, de son calme irrité,

Ah ! toute ta philosophie
Consiste à n'avoir point de sensibilité !
Ne crois pas que je l'envie ;
Va, des maux de l'humanité
J'aime mieux redouter les chances
Que de fermer mon cœur aux plaisirs les plus doux.
Lorsque viendront les chagrins, les souffrances ;
Lorsque du sort j'éprouverai les coups,
En respectant la main qui les fit naître,
A ton sang-froid bien loin de m'élever,
Je me plaindrai, je gémirai peut-être ;
Mais celui qui nous donna l'être,
Alors qu'il nous punit, devons-nous le braver ?
Ah ! qu'il me donnera de douces récompenses
Lorsque ma femme, mes enfans,
M'entoureront de leurs bras caressans !
J'éprouverai des jouissances
Que ton cœur ne saurait sentir!

Ne crois pas que jamais ton exemple m'entraîne ;
Non. J'aime mieux garder des larmes pour la peine
Que d'en manquer pour le plaisir. »



L'ARDOISE.

Certain époux, dans le monde disait
Être en amour un luron, un vrai diable ;
Près de sa belle amant infatigable,
Que jamais danse ne lassait.
Quand il parlait ainsi sa femme se taisait ;
Mais laissant échapper un sourire ironique
A son époux elle tournait le dos,
Et ses yeux, son air sardonique,
Semblaient démentir ses propos.
Un jour que plus qu'à l'ordinaire
Notre mari s'était vanté

De ses exploits dans l'amoureuse guerre ;
« Osez-vous bien ainsi fausser la vérité !
Lui dit sa femme avec colère ,
Aussitôt qu'ils sont seuls tous deux ;
De faire le vaillant , n'êtes-vous pas honteux ?
A peine si dans la semaine ,
Vous m'adressez un petit mot !...
Si court encor ! qu'il ne vaut pas la peine
D'être compté ; puis monsieur va tout haut
Faire le conquérant ; chaque femme, je gage ,
Le croit un Hercule, un Tircis !
On me fait compliment de mon heureux partage.
Ma foi, Monsieur, je vous en avertis ,
Agissez mieux , dites-m'en davantage ,
Ou vos propos, par moi , seront tous démentis.
— Vraiment , le reproche est unique !
Répond l'époux sans se déconcerter ,
Vous vous plaignez de moi.. quelle mouche vous pique?
Allons, mamour, vous voulez plaisanter.

Quand je vous conte ma tendresse,
Si vous dormez , est-ce ma faute à moi ?
Et voilà sans doute pourquoi
Vous oubliez ce que je vous adresse.
— Oh ! que nenni, mon cher, je ne dors pas la nuit
Quand vous voulez me conter une histoire.
— Mais vous dormez après et perdez la mémoire
De tout ce que nous avons dit.
— Non, non , Monsieur, jamais femme n'oublie
Semblable conversation ;
Nous n'avons sur cela nulle distraction.
Vous ne pourrez au gré de votre envie ,
Me faire accroire en ce moment
Que le bien me vient en dormant.
— Or çà, dès cette nuit , Madame ,
Je veux pour vous prouver ma flamme,
Vous adresser les plus tendres discours.
— Charmant projet, mais à la ruse
N'essayez point d'avoir recours.

— Pour que ni l'un, ni l'autre ne s'abuse,
Écoutez donc ma proposition,
Et faites bien attention :
Sur une ardoise, avec... du blanc d'Espagne.
Tout ce que, cette nuit, je vous adresserai,
A l'instant je le marquerai.
Cela vous convient-il, mon aimable compagne?
— Oui, mais avec un changement :
C'est moi qui marquerai, mon cher, car autrement
Vous pourriez me tricher encore.
— Soit; j'y consens. J'espère, après cela
Que si le compte est beau, le monde le saura ;
Et de faire le matamore
Madame me pardonnera?
— Avec six baisers, je vous jure
Que je vous tiens de bonne foi ;
Eh! mon ami, personne plus que moi
N'a le désir de perdre la gageure. »

La nuit vient : on se met au lit.
Notre dame a placé sur sa table de nuit
L'ardoise sur laquelle elle aura soin d'inscrire
Ce que son mari va lui dire.
Le blanc qui doit servir à ce dessein
Est caché sous son traversin.
Bref, on a soufflé la chandelle ;
L'obscurité que craignent les jaloux,
Et qui sert les amans, ranime les époux.
Notre mari glisse à sa belle
Un mot bien tendre, qu'aussitôt
L'épouse note avec la craie
En faisant, à tâtons, sur l'ardoise une raie.
Le temps se passe ; mais un mot
Pour gagner ne saurait suffire ;
Le pari n'est pas oublié.
De l'oreille de sa moitié
Le mari se rapproche... hélas ! le pauvre sire
Ne trouve plus rien à lui dire.

Il s'épuise long-temps en efforts superflus...
La parole ne lui vient plus.
Sans se tourmenter davantage
Il se retourne et fait dodo ;
Mais sa moitié veut noter cet outrage :
Prenant l'ardoise elle pose un zéro,
Puis elle attend le jour avec impatience.
Dans le monde elle veut que ce fait soit connu,
Brûlant de tirer vengeance
De l'affront qu'elle a reçu.
Le jour paraît : on se réveille,
Notre mari fait déjà le railleur,
Puis, rappelant le pari de la veille :
« Eh ! bien, dit-il, mamour, pourquoi cet air boudeur?
Il me semble pourtant que la nuit fut charmante.
— Je vous conseille de parler !..
Le voilà donc cet homme qui se vante !
— Un instant, nous avons des comptes à régler.
Or, avant de me chercher noise,

Madame, passez-moi l'ardoise.
Vous seule avez marqué, vous ne le nîrez pas ?
— Oui, certes, j'ai marqué.—Voyons donc en ce cas.»
Notre homme s'en saisit... Jugez de sa surprise ;
En marquant à tâtons, sa femme par méprise,
Après la raie a placé le zéro.
« Peste ! le joli numéro !
S'écrie alors l'époux, charmé de l'aventure,
Vous ne vous plaindrez plus, je crois,
Pourtant, j'étais loin, je le jure,
De penser que j'avais causé jusqu'à dix fois.



L'AVEUGLE ET SON FILS.

Après avoir bien servi sa patrie,
Un soldat cultivait son modeste manoir,
Regrettant chaque jour une épouse chérie
Dont il n'avait qu'un fils, son trésor, son espoir;
Retrouvant près de lui cette image si chère,
Dans ses traits enfantins il se plaisait à voir
Renaître les traits de sa mère.
Un jour, un accident affreux
A ce pauvre soldat fait perdre la lumière.
Que deviendra le malheureux?
Qui prendra soin de sa chaumière?

Son fils n'a que cinq ans, il ne saurait encor
Travailler pour aider son père !
Par suite de son triste sort
L'infortuné tombe dans la misère.
Plus de ressources sur la terre ;
Il faudra mendier son pain !...
Mais son enfant le tiendra par la main :
Cette pensée élève son courage ;
Elle adoucira son destin.
Il n'est point de cruel chagrin
Que la main d'un fils ne soulage.
Pauvre petit ! Veille sur ce trésor !
Combien ta tâche est imposante !
De ton âge, n'ayant que la joie innocente,
Dans le malheur tu ris encor.
Ne plus te séparer de cette main si chère,
N'est pour toi qu'un plaisir nouveau !
Le lierre en grandissant s'appuie après l'ormeau,
Et l'enfant s'attache à son père.

Chaque jour, au pied d'un rocher,
Près d'une limpide fontaine,
L'aveugle et son fils vont chercher
Des cœurs sensibles à la peine.
Instruit par le malheur, bien loin de se hâter,
L'enfant règle ses pas sur les pas de son père;
Il lui serre la main s'il rencontre une pierre,
C'est lui dire de s'arrêter.
Lorsque assis sans danger, l'infortuné le presse
D'aller jouer plus loin et d'être sans effroi :
« Non, dit l'enfant avec tendresse;
Je suis bien mieux auprès de toi. »
Le temps s'écoule; une légère aumône
Suffit pendant un jour pour leur avoir du pain :
Le pauvre, pour le lendemain
A son créateur s'abandonne.

L'enfant grandit, il a huit ans.
Près de son père, admirant la nature,

Il passe ainsi tous ses instans ;
Écoutant les oiseaux qui chantent le printems
Et l'eau du ruisseau qui murmure.
Mais l'aveugle en secret gémit :
L'avenir de son fils fait naître ses alarmes,
Sur son sort il verse des larmes :
« Pauvre enfant, se dit-il, mon malheur te bannit
Du monde, où tu pourrais rencontrer la fortune :
Près de moi, sans ressource aucune!
Devant chacun t'humiliant!
Ne connaissant que notre humble cabane,
Pour me guider, je te condamne
A rester toujours mendiant! »
Du vieux soldat alors une larme brûlante
Attestait la douleur. L'enfant voyant cela,
Lui disait d'une voix tremblante :
« Pourquoi pleures-tu? Je suis là. »

Un jour, qu'au ciel adressant sa prière,

L'aveugle l'invoquait en faveur de son fils.
« Je prétends finir tes soucis,
(Lui dit des environs un gros propriétaire
Qui l'avait écouté). Cet enfant est gentil,
J'ai quelquefois entendu son babil ;
Donne-le moi. Par mes soins, je te jure
Qu'il ira loin. Je veux en tenter l'aventure.
Je le mettrai dans une pension ;
Je lui ferai donner de l'éducation ,
Et, s'il se conduit bien, de mes dons s'il profite,
Je puis le faire entrer commis
Dans une maison de Paris.
Cela te convient-il? Allons, réponds-moi vite;
Sans cet enfant de même on te soulagera.
Tu n'y vois pas, un chien te conduira. »

Un chien pour remplacer son enfant!... Ah ! j'espère
Que cet homme n'était point père.
L'aveugle hésite.... en lui donnant son fils

Il perdra bien plus que la vie!
Mais tout bas une voix lui crie :
Songe au sort de l'enfant.... Il n'est plus indécis.
« Emmenez-le, dit-il, oui, je me sacrifie ;
Cher enfant, je te perds, mais c'est pour ton bonheur ;
J'expirerai de ma douleur,
Mais ta jeunesse, au moins, ne sera pas flétrie
Par l'indigence et le malheur.

C'est bien, dit le richard : tes peines sont cruelles,
Mais ton fils, quelque jour, pourra les adoucir.
D'ailleurs tu sais mon nom; quand je pourrai venir,
Je t'en donnerai des nouvelles.
Allons, mon cher petit, ensemble il faut marcher...
Viens donc... Mais celui-ci, loin d'agir de la sorte,
A son père veut s'attacher.
Notre homme alors le saisit et l'emporte.
L'enfant remplit l'air de ses cris;
A son secours il appelle son père ;

Il tend vers lui ses bras, et, dans ses traits chéris
Son regard cherche encore un appui tutélaire.
Son père infortuné ne voit point sa douleur,
Mais il entend sa voix si chère;
Ses accens déchirans pénètrent dans son cœur....
La voix s'éteint.... L'aveugle tremble... espère...
L'écho dans le lointain répète encor : Mon père !
Mais l'enfant n'a plus répondu!...
Ah! dit le malheureux, en tombant sur la pierre,
C'en est donc fait, j'ai tout perdu.»

Rien désormais ne peut adoucir la misère
Du pauvre aveugle à souffrir condamné:
Et maintenant, infortuné,
Qui te guidera sur la terre!...
Il est près du rocher où des accens chéris
De son cœur fermaient la blessure,
Il s'asseoit sur la pierre où l'enfant s'est assis;
Il entend à ses pieds le ruisseau qui murmure,

Et, trop souvent, poussé par la nature ,
Il avance la main, pour rencontrer son fils.

Un jour, cédant au désir qui l'entraîne ,
Il arrive en tremblant , après bien des périls ,
Jusqu'à la porte du domaine
De l'homme auquel il confia son fils;
Il s'informe, se fait connaître ,
Demande son enfant.... mais discours superflus !
La maison a changé de maître,
On ne sait ce qu'il veut , on ne l'écoute plus.
L'aveugle, désolé, retourne sur sa pierre;
C'est là, c'est auprès du rocher
Qu'il attend que son fils revienne le chercher ,
Ou qu'il veut finir sa carrière.

Revenons à l'enfant : à la distraction
Le chagrin doit céder dans un âge aussi tendre.
Placé dans une pension ,

Il se montre avide d'apprendre ;
Il fait de rapides progrès ;
Son bienfaiteur est fier de ses succès.
Et quand l'enfant s'informe de son père,
Dont il garde toujours un profond souvenir,
Le riche ne dit mot, il attend, il diffère ;
Il a semé pour lui, seul il veut recueillir ;
Mais la mort, un beau jour, lui fait plier bagage !..
Le jeune homme a seize ans, de l'esprit, du courage,
Mais sans argent, sans protecteur,
Que fera-t-il, jeté dans un monde trompeur ?
Il ne balance pas : avec joie il s'engage ;
Le métier des armes lui plaît.
Des souvenirs confus lui disent que son père
Dans sa jeunesse a fait la guerre ;
A l'imiter il trouve de l'attrait.
Au plus fort des périls où sa valeur l'entraîne
Il va chercher la gloire et brave le trépas ;
Par sa valeur dans les combats,

A vingt ans il est capitaine,
Et décoré du signe de l'honneur.

La guerre est terminée; on va dans sa patrie
Retrouver des parens, une amante chérie;
Notre jeune guerrier n'aura point ce bonheur!
Triste, pensif, il voyage en silence,
Las!... il ne connaît point le lieu de sa naissance,
Et de son pauvre père il ignore le sort!
Vainement il s'informe, il ne peut rien apprendre.
Il voudrait l'embrasser, ou, du moins, s'il est mort,
Il voudrait pleurer sur sa cendre.
Quand il rencontre en son chemin
Un homme privé de la vue,
Son cœur bat, son ame est émue.
Il court.... l'interroge soudain.
Ce n'est pas encor lui.... Son ame se resserre,
Au malheureux il donne des secours,
Puis, à l'enfant recommande toujours

De ne jamais quitter son père.

Un général, dans son château
Fait venir notre capitaine.
Là, tout est brillant, tout est beau ;
Là, cédant en secret au penchant qui l'entraîne,
De la fille du général
Il devient amoureux, et la jeune personne
En secret aussi s'abandonne
Au plaisir de l'aimer, n'y voyant aucun mal.
Mais sans famille, sans richesse,
L'amant n'espère point former un tel lien,
Et du général la noblesse
Doit mettre obstacle à cet hymen.
Hors du château promenant sa tristesse,
Dans un lieu solitaire il se plait à rêver.
Le cœur occupé de sa chaîne,
Un jour, le jeune capitaine
Regarde autour de lui, surpris de se trouver

Dans un endroit qu'il croit connaître;
Déjà son cœur vient d'éprouver
Une sensation dont il n'est pas le maître.
Avec avidité ses regards vont chercher
Des souvenirs... en tremblant il s'avance...
Il reconnaît ce chemin... ce rocher,
Tout lui rappelle son enfance.
Il s'arrête... Quel est ce bruit ?..
C'est un ruisseau dont l'onde pure
Traverse ce sentier... Tout bas son cœur lui dit
Qu'il a dans son enfance entendu son murmure...
Il n'ose avancer... il frémit...
Ah ! si le ciel exauçait sa prière !
Dieu ! que voit-il... plus loin, sur une pierre
Un vieillard vénérable, un aveugle est assis.
Il court en s'écriant : « Ah ! répondez de grâce !
Que faites-vous à cette place?
— Depuis douze ans, j'attends mon fils...

— Votre fils ! le voilà... dans ses bras il vous serre.
— Que dites-vous... Quoi ! j'aurais ce bonheur...
    — Pour vous en assurer, mon père,
    Mettez votre main sur mon cœur.»

Du pauvre aveugle on devine l'ivresse :
C'est son enfant chéri que dans ses bras il presse !..
Et son fils, reprenant l'emploi qu'il a quitté,
Jusqu'au château soutient sa marche chancelante ;
    Puis, au père de son amante
    Il le présente avec fierté
En lui disant : « Voilà mes titres de noblesse,
  Mon père est toute ma richesse. »
  Tant de vertus, tant d'amour filial
    Attendrissent le général ;
Au jeune capitaine il accorde sa fille.
Tranquille désormais, au sein de sa famille,
    L'aveugle est doublement heureux.

A son fils tout rit, tout prospère :
L'enfant qui fut le guide de son père
Doit être béni par les dieux.

L'ÉCARTÉ.

Quelle nouvelle folie !
Quelle invention jolie,
Que ce jeu de l'écarté !
C'est une mode constante,
Une rage en vérité.
Je vois la nièce et la tante,
Je vois l'oncle et le neveu
Jouer ensemble à ce jeu.
Là, ce jeune fou se vante
De passer jusqu'à vingt fois ;
Ici, l'on se mord les doigts :

C'est quelque commis, je pense,
Qui perd, dans une séance,
Ses appointemens d'un mois.
Cette dame, qu'on admire,
En perdant, ne fait que rire,
Et joûrait, dans son ardeur,
Jusques à son cachemire
Sans montrer la moindre humeur!
Ah! je vois à son sourire
Que ce milord obligeant
Lui fournira de l'argent.
Partout ce jeu se faufile,
Et, du faubourg Saint-Germain
Jusques au quartier d'Antin,
Je le vois courir la ville,
Sans s'arrêter en chemin.
Le Marais, jadis si sage,
Cette fois cède à l'usage :
Qui ne joûrait pas, je crois,

Se ferait montrer aux doigts.
Sur ce tapis rien ne manque :
J'y vois des billets de banque.
Ici, méditant ses coups,
Ce rentier risque deux sous.
Au bal, ce n'est plus la danse
Qui remplit tous nos instans;
Les hommes passent leur temps
A courir après la chance,
A chercher le bon côté ;
Tandis que les jeunes filles
Maudissent leur écarté.
Mesdames, en vérité,
On vous trouve fort gentilles,
Mais, auprès de vous, peut-on
Faire le coup du lion?
C'est là le bonheur suprême,
C'est le seul plaisir qu'on aime ;
Jadis on vous adorait,

Près de vous on soupirait ;
Aujourd'hui pareille affaire
Ne nous intéresse guère ;
Nous aimons bien mieux, ma foi !
Avoir la vole et le roi.

Certaine femme jolie,
Épouse d'un gros marchand,
Avait aussi du penchant
Pour la nouvelle folie.
L'écarté lui plaisait fort.
Son époux, rêvant sans cesse
A son commerce, à sa caisse,
Rarement faisait l'effort
De jouer avec sa femme;
Mais il laissait à madame
Une entière liberté
D'agir à sa fantaisie.
Du cher homme le génie

N'était pas le beau côté ;
Il ne portait pas sa vue
Plus loin que son nez, au plus,
(Notez qu'il était camus) ;
Mais, c'est chose reconnue,
Pour faire de bons maris
Les miopes ont le prix.

Or, sa femme était jolie.
Je crois que je vous l'ai dit ;
Une bouche bien garnie,
Des yeux pétillans d'esprit,
Des appas à formes rondes,
Bien placés, bien soutenus ;
De superbes boucles blondes,
Un beau teint, trente ans au plus.
Certes, voilà de quoi plaire ;
Si gentille ménagère
Doit pouvoir se satisfaire

Quand elle a la volonté
De jouer à l'écarté.
Jamais figure drolette,
Pied mignon, jambe bien faite,
De joueur ne manquera
Quand ce desir lui prendra.
Certain voisin, homme aimable,
Bien pris, galant, de bon ton,
Va souvent dans la maison.
A l'écarté c'est un diable;
Le jouant fort bien, dit-on,
S'échauffant, piquant sur quatre,
Passant dix à douze fois,
Comme un autre en passe trois.
Une femme aime à se battre
Avec un pareil joueur;
C'est un plaisir, un honneur
De lui gagner la partie.
Le voisin, rempli d'ardeur,

Chez la marchande jolie
Tous les jours vient s'établir.
Pour jouer tout à loisir ,
Dans la chambre de Madame
Se tient l'aimable combat ;
Et là , sans bruit , sans éclat ,
Pendant que , loin de sa femme ,
L'époux devant son bureau
Pose zéro sur zéro ,
Et que son esprit s'exerce
Sur les chances du commerce ;
Les autres , de leur côté ,
S'exercent à l'écarté.
Mais voyez la médisance !
Dans le voisinage on rit ;
On juge sur l'apparence ;
Et Dieu sait tout ce qu'on dit !
Sur le voisin , la voisine ,
Sur la partie à huis clos ,

Sur le mari, sur sa mine,
Bref, mille insolens propos!
Nos joueurs, s'il faut le dire,
De cela s'occupent peu,
Et n'en font pas moins leur jeu.
Pour l'époux, le pauvre sire
N'a jamais été jaloux;
Mais, un ami du ménage,
Vieux garçon du voisinage,
Vrai furet de rendez-vous,
Voulant tout voir, tout connaître,
Épiant tout ce qu'on fait,
Écoutant à sa fenêtre
Caché derrière un volet;
Courant de chez l'un, chez l'autre,
Sans but, sans nécessités,
Disant des méchancetés
En faisant le bon apôtre,
Chez le marchand, un beau soir

Entre , se met au comptoir ,
En disant : « Je viens vous voir.
— C'est très-bien , j'en suis fort aise.
— Toujours au travail ? — Ma foi !
Il n'est que ça qui me plaise ,
C'est mon élément à moi.
— Et votre femme ? — Elle joue
Là haut , avec le voisin.
— Quoi! toujours !... — Ils sont en train
Depuis deux heures. — J'avoue
Que vous m'étonnez. — Pourquoi ?
— Laisser ainsi votre femme
Avec un galant !... pour moi ,
Ce n'est pas que je vous blâme ;
Mais le monde jase aussi !...
Il n'approuve pas ceci ;
Sur ces jeux fréquens on glose ,
Je vous le dis , entre nous ,
Si j'en crois ce qu'on... suppose....

Mon cher, prenez garde à vous.
— Pardieu ! vous me faites rire
Avec tous vos demi-mots,
Votre monde et vos propos !
Allez, quoi qu'on puisse dire,
Ma femme est une vertu ;
Aimant le jeu, c'est connu ;
Mais s'occuper d'amourette !...
Peste, on s'adresserait bien,
D'aller lui conter fleurette !
On n'arriverait à rien.
Tout à l'heure, ayant affaire
Auprès d'eux, j'ai pu les voir,
Jouant comme à l'ordinaire :
C'est leur bonheur chaque soir.
Aux cartes ma femme excelle,
Et le voisin, auprès d'elle,
Mon cher, n'y voit que du feu.
Une fois qu'elle entre au jeu

Elle est diablement tenace !
Elle vous tourne les rois !
Et peut, sans quitter la place,
Passer, au moins, douze fois.
Mais, tenez, sans plus attendre,
Près d'eux, montez sans façon,
Vous prendrez une leçon.
— Volontiers, je vais m'y rendre, »
Répond notre vieux garçon,
Enchanté d'aller s'instruire
De ce que l'on fait en haut.
Chez Madame, sans mot dire,
Il se dirige aussitôt;
Ne se donnant point l'allure
Et le pas lourd d'un mari,
Qui fait craquer sa chaussure,
Tousse, crache, chante, jure,
Pour chasser le favori;
Ce qui, du reste, est fort sage

Et prouve un homme prudent.
Notre furet de ménage
N'avance qu'en maraudant;
Son pied léger porte à peine;
Vrai troubleur de rendez-vous,
En retenant son haleine,
Il ne va qu'à pas de loups.
Tout en allant de la sorte,
Il se trouve doucement
Auprès de l'appartement
Dont on a fermé la porte,
Pourquoi? vous devinez bien:
L'époux a fait sa visite,
Dès-lors on ne craint plus rien,
Et de cela l'on profite
Pour renouer l'entretien,
Où sans crainte, sans alarmes,
On trouve de nouveaux charmes,
Quand au départ de l'époux

On a poussé les verroux.

Notre furet qui, sans doute,
S'attendait à tout cela,
Auprès de la porte écoute.
Il saisit par-ci, par-là,
Certains mots qui lui font croire
Que le jeu s'anime fort.
Ce n'est pas assez encor,
Et notre homme met sa gloire
A s'assurer par ses yeux
De ce qu'on fait en ces lieux ;
Par le trou de la serrure
Dans l'appartement on voit ;
C'est une ressource sûre ;
Il s'y braque ; il aperçoit
La forme de la partie
Que l'on y joue à l'écart.
Aussitôt le vieux renard

Revient d'un air goguenard,
Vers l'époux qui multiplie,
Écrit, compte, et cœtera,
Et qui lui dit : « Vous voilà,
Dans la chambre je parie
Qu'ils sont encore à jouer ?
— C'est vrai, je dois l'avouer,
Mon cher ami, votre femme
Est très-forte à l'écarté.
A ce jeu pas une dame
N'a plus de dextérité.
— A-t-elle toujours la veine ?
— Oui, mais elle vous la mène !...
Son joueur, sans se lasser,
Paraît vouloir la pousser,
Car, aussitôt la partie
Qui venait d'être finie,
Je l'ai vu recommencer. »



LA JUPE ENCHANTÉE.

On m'a conté que jadis, en Sicile,
Près de Palerme, ou près de Cozenza,
Je ne saurais dire au juste la ville,
Un vieux seigneur de Satan acheta
Jupe superbe et de vertu magique.
Quand à sa femme un époux la mettait,
De se l'ôter en vain elle tentait ;
Le mari seul, par un mot diabolique
Pouvait l'ôter et la remettre encor.
Ce n'est pas tout ! écoutez le plus fort :
Quand une femme, ayant cela sur elle,

A son époux devenait infidèle ,
Dès qu'à ses yeux paraissait son amant ,
La jupe , alors , parlait fort clairement :
C'étaient des feux , un tourment, un malaise ,
Et des transports et des démangeaisons !..
Fallait sauter, danser , quitter sa chaise .
Se remuer enfin de cent façons.
Et notez bien que sur femme jolie
Dès que la jupe avec force agissait ,
Soit par le charme , ou soit par sympathie ,
Comme elle, alors, l'amant se trémoussait.
Point de faiblesse et de secrètes flammes
Dont un mari ne fût par elle au fait.
Triste jupon, convenez-en, Mesdames,
Et qui , pour vous , aurait-eu peu d'attrait.
Quoi ! nos jaloux d'une femme gentille
Sauraient ainsi la moindre peccadille !
Ah ! c'est affreux ! un pareil talisman,
Certes , ne dut venir que de Satan.

Et puis, avoir une femme charmante
Et lui laisser constamment un jupon !
A tout cela je ne vois rien de bon.
Je ne crains pas que le diable me tente !
Je lui dirais : Gardez tous vos présens ;
Je ne veux pas savoir si ma maîtresse
Auprès d'un autre a connu la tendresse.
Quand, m'entourant de ses bras caressans,
Dans ses beaux yeux je puise mon ivresse.
Lorsque sa bouche appelle le baiser,
Et que sa main dans la mienne est placée,
Ne croyez pas que j'aille m'amuser
A contrôler sa secrète pensée.
Bien mal venu, quand je tiens le bonheur,
Qui me dirait : Tu ne tiens qu'une erreur.
Non, je le tiens, ce n'est point un mensonge,
Et dans ses bras cent fois je l'ai goûté !
Amour passé, pour moi ce n'est qu'un songe :
Amour présent c'est la réalité.

Mais revenons : le seigneur de Sicile
Ne pensait pas là-dessus comme moi.
Richardini (c'est son nom), imbécile,
Laid, vieux, goutteux et d'humeur difficile,
Voulait qu'on fût pour lui de bonne foi,
Qu'on l'adorât, qu'on lui restât fidèle ;
Mettant toujours en avant son honneur.
Pauvre petit, qui croyait qu'une belle
Pour lui devait éprouver de l'ardeur.
Richardini, craignant fort d'être dupe,
Sans marchander, avait payé la jupe ;
Quoique Satan l'eût mise à prix de roi !
Dès qu'il la tint il se dit : « Prenons femme,
Je ne crains plus qu'on se moque de moi,
Je connaîtrai les secrets de la dame. »
Le pauvre sot !... c'était plutôt le cas
D'être prudent et de n'en prendre pas.

Richardini se met donc en ménage ;

Sans trop gémir avec lui l'on s'engage;
Car des valets , des bijoux , un château,
Pour un moment rendent un mari beau.
La jeune Iseult, vive , leste , étourdie,
Reçoit d'abord et sa main et son nom ;
Et , le matin du jour qu'on la marie ,
Le vieux jaloux lui passe le jupon.
En lui disant : « Ne l'ôtez pas , ma chère ,
Ce talisman conserve la beauté. »
Avec ces mots aux femmes on fait faire
Tout ce qu'on veut. Toujours désir de plaire
Par elles fut avant tout consulté.

Pendant un an , Iseult paraît fort sage ,
Et le mari bénissait son destin ,
Quand de sa femme arriva le cousin
Qui revenait de faire un long voyage.
Le cousin fut logé dans le château.
Il avait l'air doux , modeste , timide...

Fiez-vous y !... Que le monde est perfide !
Le lendemain , l'aimable jouvenceau
N'est pas plutôt auprès de sa cousine ,
Que le jupon les brûle , les lutine ;
On n'y tient plus ; avec son pastoureau
Madame danse et fait mainte folie.
Voyant cela , le barbon en furie ,
Se dit : « J'en tiens , je n'en saurais douter ,
C'est le cousin qui m'en a fait porter !
Avertissons mon ami le corsaire
Qu'il peut mener ma femme au grand seigneur. »

Notre mari termine ainsi l'affaire ;
Livrant sa femme à ce Turc , pourvoyeur
Des principaux sérails de Sa Hautesse.
Ah ! s'il fallait, pour pareille faiblesse ,
Du grand sultan meubler ainsi la cour !
Si chaque époux jouait ce malin tour
A sa moitié sur l'article étourdie ,

Il nous faudrait bientôt, pour la Turquie,
Célérifère allant trois fois par jour.

Après six mois d'ennuis et de veuvage,
Richardini se dit : « Choisissons mieux ;
Pour une, il ne faut pas perdre courage.
Iseult était trop vive, trop volage ;
Puis, j'aurai soin de bannir de ces lieux
Tous ces cousins, la perte des familles,
Vrais débaucheurs de femmes et de filles. »
Pour ne pas être attrapé, cette fois,
Notre jaloux d'une Agnès a fait choix.
Elle a seize ans, elle est douce, ingénue,
Parle fort peu, baisse toujours la vue ;
C'est un mouton qui, devant son mari,
Se tient bien droite, et n'ose dire oui.
Sans résister elle passe la jupe,
En rougissant, promet d'en prendre soin.
L'époux se dit : « Je ne serai point dupe,

Et celle-ci n'en avait pas besoin !
N'importe, il faut toujours de la prudence ;
La jupe, au moins, couvrira l'innocence.
Heureux jupon ! garantis ces contours,
Trésors secrets formés par les amours !

Pendant six mois tout se passe à merveille ;
Après ce temps, je le dis à regret,
Soit que d'Agnès l'innocence sommeille,
La jupe fait encore son effet.
Un beau matin notre belle entre en danse
Avec un jeune et gentil troubadour,
Qui lui faisait chanter tendre romance,
Et sur un luth soupirait son amour.
Pour une Agnès la petite s'en donne !
Notre ingénue au plaisir s'abandonne ;
Quoique tenant toujours ses yeux baissés,
Sa danse est vive, et de ses balancés
Les mouvemens sont très-bien cadencés.

Son troubadour avec ardeur l'imite,
C'est vainement qu'on veut les arrêter.
Richardini, que cette danse irrite,
Court au corsaire, et, sans se lamenter,
Au grand seigneur fait présent de sa femme.
Et de deux, moi, je crois qu'après cela,
Notre barbon devait s'en tenir là.
Non pas vraiment !... il jure dans son ame
Qu'il en prendra jusqu'à ce que le sort
Lui fasse avoir une femme fidèle.
Il lui faudra chercher long-temps encor !

Dans son manoir, une épouse nouvelle
Paraît bientôt. Elle a trente-six ans ;
Son air est fier, ses regards imposans,
D'un mot trop gai sa vertu s'effarouche ;
Il ne faut pas près d'elle plaisanter ;
C'est une prude, on ne peut se vanter
De voir jamais le rire sur sa bouche.

« Pour cette fois, sur l'honneur de ma couche
Je crois enfin que je pourrai compter, »
Dit l'épouseur, en passant à la dame
La jupe que le diable lui vendit.
Mais ce n'est pas sans peine qu'à sa femme
Il peut la mettre, il faut tout son crédit
Pour opérer cette cérémonie,
Qui, de madame alarme la pudeur.
« Ce jupon-là garantit votre honneur,
Gardez-le bien, lui dit-il, belle amie.
— Que je le garde ! eh ! qui donc oserait
Me le ravir ? une telle insolence
Coûterait cher à qui le tenterait !
— Fort bien, ma foi ! se dit l'époux, je pense
Que mon honneur n'ira plus à vau-l'eau. »

Huit jours après ce dernier mariage,
Richardini, partant pour un voyage,
Quitte sa femme et la laisse au château,

Lui promettant de faire diligence.
Son mariage est encor trop nouveau
Pour redouter les effets de l'absence.
Au bout d'un mois notre homme est de retour.
Qu'avec plaisir il revoit le séjour
De sa moitié toujours chaste et sévère !
Dans son ivresse , il ordonne un festin ;
Puis, au banquet il conduit par la main
Cette beauté, de son honneur si fière.
Mais c'est le diable !... à son aspect soudain
Notre époux voit sauter son médecin ;
Puis un laquais, garçon de bonne mine ;
Puis l'intendant , jusqu'au chef de cuisine ,
En la voyant , ne peuvent y tenir.
Ce sont des sauts, des bonds , des cabrioles ;
Jamais on n'a vu de danses plus folles ;
Tout est en l'air , c'est à n'en plus finir.
« Ah ! scélérate , ah ! trahison infâme ,
Dit le mari , courant après sa femme ,

Qu'il veut en vain empêcher de sauter.
« La voilà donc cette prude sévère,
Avec mes gens elle m'en fait porter! »
Il peut parler, on ne l'écoute guère !...
Et c'est encor notre ami le corsaire
Qui, des époux, termine les débats.
La prude fait voile pour la Turquie,
Bientôt après d'une autre elle est suivie,
Et puis encor, on ne s'arrête pas.
A chaque instant on voit femme jolie
Qui du sultan va grossir les États.
Le grand seigneur bénit cette folie,
Qui fait payer les femmes bien moins cher,
Et le corsaire y gagne aussi sa vie :
Grâce au jupon il est toujours en mer.
Mais cependant, une telle conduite
Fit redouter l'hymen du vieux seigneur.
Quand il offrait et sa main et son cœur,
Sans l'écouter femme prenait la fuite;

De l'épouser on n'était plus d'humeur ,
On le craignait autant que Barbe-bleue ;
Il inspirait aux filles la terreur ;
Toutes , enfin , le fuyaient d'une lieue.
Sans la trouver , il cherche maintenant
Jeune beauté pour prendre en mariage ;
Quand , dans ses bois un jour se promenant ,
Il aperçoit fillette du village ,
Au pied mignon , à l'œil vif, au teint frais.
Richardini contemple ses attraits ,
Puis , de la main , il fait signe à la belle ,
Qui vient à lui sans se faire prier.
« Qui donc es-tu ?... — Monseigneur, répond-elle,
Je suis l'enfant de votre jardinier.
Rien que Jeannette , enfin, votre servante.
— Rien que cela !... mais elle est ravissante !...
Tiens, ma Jeannette , il faut nous marier.
— Nous marier... Ah ! monseigneur plaisante !
— Non pas vraiment. En serais-tu contente ?

— Ma fine oui ; çà me ferait plaisir ;
Dans un château l'on doit se divertir.
— L'aimable enfant !.. d'honneur elle m'enchante !
A son aspect je me sens rajeunir. »

Le vieux seigneur emmène sa trouvaille ;
Avec Jeannette il forme un doux lien.
Dans son château, le jour de son hymen,
On chante, on rit, on boit, on fait ripaille ;
Puis notre époux prend Jeannette en secret,
Et vous devinez bien ce qu'il lui met...
C'est le jupon. La petite avec grâce,
Se tient debout pendant qu'il le lui passe,
Le trouve beau... bien ample, bien bouffant.
Or, vous saurez que cette aimable enfant,
Sous son air simple et la grande cornette,
Cache la ruse et l'esprit d'un démon.
Depuis long-temps la petite Jeannette,
Du vieux jaloux habitant la maison

Sans qu'il la vît, l'épiait en cachette;
Rien n'échappant à l'œil d'une fillette,
Elle aperçut les effets du jupon.
Jeannette alors se dit : Vengeons mon sexe,
Qu'on vend aux Turcs, et que le diable vexe. »
D'après cela, bien loin de redouter
La main du vieux, et la jupe fatale,
L'aimable enfant grille de la porter;
Elle a son plan, et sans se tourmenter,
Jeannette attend l'union conjugale,
En se disant : « L'or est un talisman
Qui vaut, au moins, tous les dons de Satan;
Dans le château qu'une fois je m'installe,
Avec de l'or je gage réussir.»

Après l'hymen, sur son simple désir,
Richardini, sans hésiter, lui laisse
Et ses trésors, et le soin de sa caisse.
Qu'on soit fidèle est pour lui le grand point.

De tout le reste il ne s'occupe point.
Que fait Jeannette? Aussitôt elle ordonne
A ses valets, à ses gens du château,
Puis aux bergers, aux hommes du hameau,
Bref, à tous ceux qui verront sa personne,
De ne jamais l'approcher qu'en dansant,
En sautillant, gambadant et walsant.
Pour de l'argent il n'est rien qu'on ne fasse ;
Puis, celui-ci gaîment se gagnera.
Le lendemain, dès que Madame passe,
Aucun valet ne peut tenir en place,
Et c'est à qui le plus haut sautera.
Jeannette aussi danse par-ci par-là.
Sur quoi l'époux, en se frottant la vue,
Dit : « Ils sont fous, ou bien j'ai la berlue ;
Je ne l'ai pas quittée un seul moment
Depuis hier que l'hymen nous engage,
Je suis donc bien certain qu'elle fut sage ;
Et mes valets sont tous en mouvement !...

Ah ! c'est trop fort, et je commence à croire
Que le jupon a perdu la mémoire.»

Prenant alors sa femme sous le bras :
« Je veux, dit-il, que l'on vous rende hommage ;
Venez, mon cœur. » Mais ne voilà-t-il pas
Que sa moitié fait danser le village ;
Sur son chemin, tout le monde est en l'air.
Bergers, fermiers, c'est une frénésie ;
Jeannette enfin partage leur folie,
Et fait sauter jusques au magister.

Ah ! pour le coup, plus d'injustes alarmes,
Et le mari lui-même rit aux larmes
En regardant danser tout le hameau ;
Puis il s'écrie : « Ah ! que j'étais nigaud ;
Et je croyais à la vertu magique
De ce jupon ; ô maudit talisman !
Mais je comprends la ruse diabolique ;

C'est moi qui suis la dupe de Satan !
Pauvres tendrons, maintenant en Turquie ;
Je le vois bien, c'est fort innocemment
Qu'auprès de vous on dansait constamment !
Mais oublions, s'il se peut, ma folie,
Et toi, jupon qui m'as coûté si cher,
Va-t-en au diable et retourne en enfer. »
Après ces mots, voulant venger ses femmes,
Il prend la jupe et vous la livre aux flammes.
Or vous jugez, en la voyant roussir,
Si Jeanneton éprouve du plaisir !
Ne portant plus cette jupe perfide,
De son époux elle combla les vœux.
Voyant par elle, et la prenant pour guide,
Avec Jeannette il vécut fort heureux ;
En promettant chaque jour à sa femme
De ne plus rien acheter du démon,
Il retrouva la douce paix de l'ame,
Et le bonheur revint dans sa maison.

Après cela, sur ce que fit Jeannette,
Je ne dis mot, je le laisse à penser.....
Ne craignant plus la parure indiscrète,
Elle pouvait à son aise danser ;
Mais elle sut sauver les apparences,
C'est un devoir : avec son favori
Il ne faut pas, bravant les convenances,
Se mettre en danse au nez de son mari.



LA NATURE.

Un jeune Anglais revenait d'Amérique,
Rapportant sur son bâtiment
Une cargaison magnifique.
Il s'occupait déjà du placement ;
Au moment d'arriver, une horrible tempête
Fait naufrager le vaisseau près du port ;
Tout va périr..., pour éviter la mort,
Notre Anglais ne perd pas la tête :
Il saisit une planche avec ses bras nerveux,
Et se laisse flotter sur la mer orageuse.
Bientôt une vague écumeuse

Le pousse sur la rive où tendent tous ses vœux ;
Mais c'est sur les côtes de France
Que notre Anglais vient d'aborder.
Il n'a plus rien ; trop fier pour demander,
Assez tristement il s'avance....
Dans un endroit désert, sur le haut d'un rocher,
Il aperçoit un hermitage.
« Allons, dit-il, je vais tâcher
De trouver dans ce lieu sauvage
Pour quelque temps un abri protecteur. »
Pour gravir le rocher, retrouvant son courage,
Il arrive bientôt. Mais l'ancien possesseur
De cette modeste retraite
Venait de descendre au tombeau.
L'Anglais entre, il voit tout, l'endroit n'est pas fort beau,
Les murs sont en rocher ; un humide caveau
Sert de chambre à coucher. Des racines, de l'eau,
Composaient les repas de l'humble anachorète.
Dans ce triste réduit, loin d'accuser le sort,

Notre Anglais, se montant la tête,
Et d'un beau sentiment éprouvant le transport,
S'écrie : « Ah ! c'est ici que paisible, tranquille,
On doit couler des jours heureux ;
Oui, la paix est dans cet asile,
Loin du monde, du bruit, loin des ambitieux,
Et de ces faux plaisirs qui troublent notre vie ;
C'est ici, je le sens, qu'il faut vivre et mourir ;
Oui, tout à la nature, à l'abri de l'envie,
De ses nombreux bienfaits, ici, je vais jouir. »

De cet Anglais, le zèle était-il véritable ?
Je l'ignore, mais, en tous cas,
Il vient très à propos, et c'est fort raisonnable
De mépriser ce qu'on n'a pas.

Il s'établit dans l'hermitage,
Se vêtit fort légèrement ;
Marchant pieds nus, couché très-durement,

La barbe longue, l'air d'un sage ,
Fait ses adieux aux rosbeefs, aux beefteks,
Et de racines , de fruits secs
Se nourrit dans ce lieu sauvage.

Un jour, qu'assis sur le rocher,
Il contemple à loisir l'orage qui s'apprête ,
Un homme accourt. Il vient chercher
Dans sa demeure une retraite.
Jetant les yeux sur notre anachorète :
« O ciel! dit-il ! est-ce bien toi ?
Édouard , mon ami... — Mais c'est Alfred, je croi.
— On te croyait noyé ! cher ami, ton naufrage
T'aura jeté sur ce rocher sauvage :
Que fais-tu donc ici ? — Mon cher, je suis heureux ,
Et je jouis , en homme sage ,
Des biens que la nature étale sous mes yeux.
— Comment dans ce désert ? — Tiens, vois cette colline.
La mer.., cette forêt.., est-il rien de plus beau ?

— Mais il est plus doux, j'imagine,
D'admirer tout cela du balcon d'un château.
Et ce costume? — Ah ! c'est celui de l'homme
Qui sait braver et le froid et le chaud.
Que me faut-il de plus ? Quand il mangea la pomme
Notre père commun n'avait point de manteau.
-C'est fort bien; cependant, pour marcher sur des pierres
Tu n'as pas de souliers. — Eh ! qu'en ai-je besoin ?
Bien plus facilement j'évite les ornières !
La nature, mon cher, pour courir eut le soin
De nous donner des pieds et non pas des chaussures.
Je marche sans souliers et crains peu les blessures.
— Allons, j'en conviens, c'est fort beau ;
Mais j'aurais bien besoin de manger un morceau.
— Assieds-toi.., mange, bois. — C'est là ton ordinaire?
Il est plus que frugal, et tu fais maigre chère ;
Ce breuvage, ma foi, n'a rien de restaurant.
— Pour me désaltérer je puise cette eau claire
Dans ce ruisseau... Quel crystal transparent !..

Ces racines, ces fruits, présens de la nature,
Suffisent pour nourrir une ame simple et pure.
O! mon ami, fais comme moi,
Reste en ces lieux, pour goûter à ton aise
De tous ces biens nouveaux pour toi.....
— Non pas, vraiment, bien loin que ce séjour me plaise,
Je vais partir, je te fais compliment,
Je t'admire, je te le jure,
Adieu, sois tout à la nature,
Moi, j'aime mieux vivre autrement. »

Son ami l'a quitté. Pendant plus d'une année
Notre Anglais reste dans son trou.
Mais un de ses cousins, revenant du Pérou,
Meurt sans avoir formé les nœuds de l'hyménée.
De tous ces biens au reclus il fait don.
Grâce à son jeune ami, qui connaît sa retraite,
On trouve l'héritier dans son humble maison.
En apprenant son sort le sage perd la tête :

Jetant au loin son sale vêtement
Et son déjeuner de rhubarbe,
Se chaussant, se faisant la barbe,
En moins d'une heure, il a quitté son logement.
Avec son messager, il passe en Angleterre;
De tous ses biens il prend possession,
Puis, dans le luxe et la profusion,
Faisant grand train et bonne chère,
Cédant à ses penchans, suivant tous ses désirs,
Plus que jamais il se livre aux plaisirs.

Dans un banquet, buvant, faisant tapage,
Un jour son ami le revoit.
Souriant, dès qu'il l'aperçoit:
« Te voilà, lui dit-il, mon sage!
Eh quoi! sur ton rocher tu n'es pas endormi?
Et la nature? — Ah! mon ami!...
Qu'elle est belle!.. mais c'est quand on a fait naufrage.»



LE RAT.

« Morgué, comment faut-il donc faire ? »
Disait Mathurin le fermier
A sa gentille ménagère,
Femme accorte et très-peu sévère
Avec son voisin le meunier.
« J'ons pourtant mis dans le grenier
Notre plus grande souricière,
Et je n'attrape pas ce rat
Qui fait cheux nous tant de dégat.
Nos deux garçons, Gros-Jean et Pierre,
L'ont vu passer sous les fagots ;

Mais ils disent qu'il est si gros
Que ça fait peur ! Je crains , ma chère ,
Que le coquin ne puisse pas
Entrer dans notre souricière.
Si je n'avais pas peur des rats ,
Je me mettrais en embuscade ;
Mais en voir un me rend malade ,
Surtout s'il est en liberté.
« Écoute, répond la commère :
Bien plus que toi , sans vanité ,
Mon cher, j'ai de la fermeté ;
Un rat ne m'effarouche guère !
Je prétends guetter cette nuit
L'objet de ta terreur extrême ;
Je veux m'assurer par moi-même ,
S'il est aussi gros qu'on le dit.
Dans le grenier , dessus la paille ,
Je l'attendrai. — Quoi ! tout de bon ?
Tu ne crains pas ce rat... — Eh ! non !..

— Mais prends quelqu'un de la maison
Avec toi. — Le jour on travaille ;
La nuit nos gens doivent dormir.
Sois tranquille ; pour le saisir
Avec moi je ne veux personne ;
Ce rat ne me mangera pas.
— Va , comme il est dit , en ce cas ;
Morgué , tu fais une luronne ! »

La nuit vient, et, quand Mathurin
Dans son lit est allé s'étendre ,
La fermière prend le chemin
Du grenier , où vient de se rendre ,
En secret , le meunier voisin ;
Sans doute pour l'aider à prendre
Ce rat qui met tout en rumeur ,
Et dont notre époux a si peur !..
Le pauvre homme serait-il dupe ?
Assis sur la paille tous deux ,

Est-ce bien du rat qu'on s'occupe ?...
Soit !.. Pendant qu'ils sont en ces lieux,
Mathurin, seul, sur sa couchette,
Cherche le repos qui le fuit.
Le rat lui trotte dans la tête,
Il croit l'entendre sous son lit.
Tremblant, il se lève sans bruit,
Et se dit : «Voyons si ma femme
A pris quelque chose là bas.
Vers le grenier à petits pas,
Il se dirige. Mais la dame
A fermé la porte avec soin.
L'époux frappe de loin à loin,
Sans trop se presser, car il pense
Que sa femme a pu s'endormir.
— « Eh! qui donc peut ainsi venir?
Dit la fermière, sans ouvrir,
Et du ton de l'impatience.
— C'est moi, ma femme, a-t-il paru ?...

— Comment, c'est toi ! Que viens-tu faire ?
— Le rat?... — Mais, veux-tu bien te taire,
Tu l'effarouches... — L'as-tu vu ?
— Eh oui, sans doute, il est superbe !
Peste, il ne se nourrit pas d'herbe,
Il est de taille, celui-là !...
— Mais enfin, dans ta souricière
Espères-tu qu'il entrera?
— Sans doute, il est entré déjà ;
Mais le coquin ne reste guère !
Va-t-en; je suis à le guetter....
Je crois que je l'entends gratter....
Sauve-toi.» Sans ouvrir la bouche,
Mathurin regagne sa couche,
En un instant il est en bas,
Car il croit le rat sur ses pas.
Tant bien que mal la nuit se passe,
Mais sitôt que le jour renaît,
Vers le grenier, avec audace,

Il se rend. Sa femme en venait.
« Ha ça, mais, ai-je la berlue ?
Dit notre homme en la contemplant ;
Qui donc t'a si bien mise au blanc ?
T'en voilà joliment pourvue,
Et par-derrière et par-devant !
Serais-tu tombée en rêvant ?
C'est, par ma foi, de la farine !...
— Eh ! sans doute, c'en est, nigaud ;
Pour prendre des rats, pauvre sot,
On s'en couvre, quand on est fine.
Mais tu ne comprends jamais rien.
— Je suis un oison, j'en convien ;
Mais, montre-moi ta souricière,
Ah ! quel plaisir je vais avoir !...
Le coquin est en ton pouvoir !
— Tiens, regarde, dit la fermière,
En faisant voir à Mathurin
Un rat petit, maigre et vilain.

— Comment, voilà toute ta prise !...
C'était bien la peine, ma foi,
De s'exposer au vent, au froid,
Pour une telle marchandise !
Il est plus petit qu'un pierrot;
Tu n'as pas pris le gros, ma chère.
— C'est ta faute après tout, grand sot,
Répond, en riant, la commère,
« Il ne faut pas, pendant la nuit,
Venir avec de la lumière,
Me troubler et faire du bruit.
De le saisir j'ai la manière,
Mais, ne reviens plus te montrer !
S'il t'entend, dans la souricière
Il n'osera pas pénétrer. »



EDMOND.

Un jour, dans un riant parterre,
Se promenait Edmond avec son précepteur.
Edmond n'a que huit ans, c'est l'âge du bonheur,
Où l'on ne songe, en cueillant une fleur,
Qu'au doux plaisir de l'offrir à sa mère.
C'est pour cela qu'Edmond fait un bouquet.
Déjà dans son humeur volage,
Courant du lilas a l'œillet,
Partout il moissonne, il ravage,
Le bouquet devient gros.... il glane en liberté;
Mais l'enfance est ambitieuse,

Ce n'est que par la quantité
Qu'on parvient à la rendre heureuse.
Dans le haut d'un épais bosquet,
Edmond aperçoit une rose :
Elle manquait à son bouquet.
Il faut grimper, c'est peu de chose,
Et la rose n'en plaît que mieux !
Edmond la saisit, il la cueille...
Mais des pleurs coulent de ses yeux...
Près de son précepteur il revient tout honteux,
La main ensanglantée... arrachant feuille à feuille
Cette fleur qui l'avait charmé.
« Qu'avez-vous donc ? dit le maître alarmé,
Quoi ! faut-il, pour quelques piqûres,
Effeuiller, accabler d'injures
La rose... la reine des fleurs !
— Çà... la reine des fleurs... Ah ! vous riez, je pense;
Elle pique, et déjà j'aime moins ses couleurs.
— L'objet dont aisément on a la jouissance

N'est pas , Edmond , celui qui donne le bonheur.
Vous connaîtrez plus tard que ce précepte est sage :
Vous grandirez , et vous direz , je gage :
Il avait bien raison mon précepteur. »

Le temps passe , d'autres soins viennent ;
Edmond est fort bien fait , il a bonne façon ,
Et toutes les dames conviennent
Que c'est un fort joli garçon.
Il est riche , sa table est bonne ,
Il est aimable , généreux ,
Et comme dans le monde on s'attache aux heureux ,
Chacun s'attache à sa personne.
Partout il est chéri , fêté ,
A ses moindres vœux on s'empresse ;
Les dames ont pour lui presqu'autant de tendresse
Qu'il a de générosité.
Mais au sein de la volupté ,
Dans les fêtes , dans la mollesse ,

Edmond voit que le bonheur cesse
Dès que vient la satiété.
Tout bas il soupire, il s'ennuie,
Il n'ose encore en convenir;
Mais il sent bien que dans la vie
Tous les jours du plaisir, ce n'est plus du plaisir.
Si, du moins, à ses vœux on mettait des obstacles....
Mais pour contenter son désir
On ferait plutôt des miracles!
« Ah! dit Edmond, lassé de son bonheur,
Il avait bien raison, mon précepteur.
La rose sans épine aurait bien moins de charmes!..
Chez toutes ces beautés qui m'ont rendu les armes
J'aurais bien voulu rencontrer
Ce qui jadis a fait couler mes larmes!
Hélas! je n'ai qu'à me montrer!..
Tout cède.., tout sourit,.. grâces à ma fortune
Je n'ai plus rien à désirer,
Et sur mes pas une foule importune

Vole au-devant de mes moindres souhaits !
Que je suis malheureux !.. Que faire ?..
Qu'est-ce donc qui pourrait me plaire ?..
Eh ! mais, dans mes jardins anglais
J'aperçois des buissons de roses...
Ah ! courons bien vite en cueillir !..
A me piquer je sens que j'aurai du plaisir. »
Edmond court... Il faut peu de choses
Pour ranimer un faible esprit !..
Près du rosier Edmond sourit ;
Il s'arrête, contemple, admire.
« Ah ! qu'on a bien raison de dire
Que voilà la reine des fleurs ! »
Puis, éprouvant presque une jouissance,
Vers le buisson sa main s'avance....
Mais ses valets, autres flatteurs,
Craignant pour lui de légères douleurs,
S'il voulait cueillir une rose,
Et voulant lui montrer leur zèle en toute chose,

Ont désarmé les belles fleurs.
Edmond, dont la main se hasarde,
En cueille plusieurs... il regarde,
Et ses yeux se mouillent de pleurs.
C'est en vain qu'il les examine !
Hélas ! elles sont sans épine !
Il les rejette avec fureur,
En disant : « Quelle différence !
J'aimais bien mieux celles de mon enfance...
Ah ! qu'il avait raison, mon précepteur ! »



LE VIEUX CHÊNE.

A l'ombre d'un épais feuillage,
Sous un chêne majestueux,
Laure, en s'éloignant du village,
Va rêver à son amoureux.

Le chêne qui protége Laure
Est révéré par les amans,
Et, quoique vieux, il peut encore
Recevoir les plus doux sermens.

Laure a seize ans; elle est charmante;
Son cœur est tendre et sans détour,

Et dans ses yeux, son ame aimante
Se peint pure comme un beau jour.

Armand lui jure ardeur extrême.
Chacun lui dit : C'est un trompeur.
Mais à seize ans, celui qu'on aime
Ne fera que notre bonheur.

Sous le vieux chêne, où la prudence
Devrait l'empêcher de venir,
Laure a perdu son innocence,
Armand a trouvé le plaisir.

Chaque soir, l'amour les ramène
Près de ce témoin de leurs feux.
A ne point quitter le vieux chêne
Laure bornerait tous ses vœux.

Bientôt Armand se fait attendre.

Ces momens lui semblent moins doux.
Il est moins empressé... moins tendre...
Bientôt... il manque au rendez-vous.

Laure, seule, est sous le vieux chêne,
Ce confident de son bonheur
Devient le témoin de sa peine,
De ses larmes, de sa douleur.

Passant souvent la nuit entière
Sous l'arbre qu'ils avaient choisi,
Laure, sans fermer la paupière,
Se dit : « Je dois l'attendre ici. »

Dans la vallée où son œil plonge
Elle croit l'entendre... le voir..
Le jour renaît... c'était un songe !
Chaque instant trompe son espoir.

Ses veilles, sa peine cruelle,
Ont flétri son teint, sa beauté ;
Et pourtant Laure est encor belle
D'amour et de fidélité.

Un jour enfin, près du vieux chêne,
Le volage Armand a passé ;
Laure dit : « L'amour le ramène ; »
Vers lui, son cœur s'est élancé.

« Ah ! je t'attendais, lui dit Laure,
Long-temps mes vœux furent déçus !
Pourquoi fuir celle qui t'adore ?
— C'est que... je ne vous aime plus. »

A ces mots quittant la pauvrette,
L'ingrat disparaît à ses yeux,
Et Laure immobile, muette,
Semble fixée aux mêmes lieux.

Le jour a fini sa carrière,
La pluie a grossi le torrent,
La foudre gronde... à sa chaumière
Le villageois craintif se rend.

Sous le chêne la triste Laure
Reste dans ce fatal moment,
Car elle croit entendre encore
Les derniers mots de son amant.

« O Dieu, dit-elle, vois ma peine,
Ici, j'ai connu le bonheur;
Ah! fais-moi mourir sous ce chêne
Où j'ai cru posséder son cœur. »

Du vieux chêne la tête altière
Au tonnerre vient d'échapper...
Il tombe... Laure est en poussière...
Est-ce elle qu'il devait frapper?

Sous le chêne, Laure repose;
Là, tant d'attraits furent reçus :
Sur la pierre on voit une rose
Et ces mots : *Il ne l'aimait plus.*

Jeunes amans, que ce feuillage
Par vous soit toujours respecté.
On l'a nommé dans le village
L'arbre de la fidélité.

Vain espoir!... Toujours d'âge en âge
L'inconstance l'emportera,
Et l'on fera, sous son ombrage,
D'autres sermens... qu'on trahira.



LE MARI SENTINELLE.

Le sot mal que la jalousie !
Pauvres maris, tâchez donc d'en guérir.
C'est un transport, c'est une frénésie,
Qui n'est bonne souvent qu'à nous faire haïr.
Je vous propose ce dilemme
A vous qui regrettez verroux et cadenas :
Ou l'on vous trompe, ou l'on vous aime,
(Aimer veut dire ici qu'on ne vous trahit pas).
Si votre épouse est fidèle
Vous vous tourmentez à tort ;
Si l'on vous trompe, en vain vous ferez sentinelle,

Vous ne pourrez éviter votre sort.

C'est aux habitans de l'Espagne
Que je m'adresse, à ce peuple galant,
Auquel l'amour, dans ce climat brûlant,
Fait souvent battre la campagne.
Je sais que les maris français
Près de leurs femmes sont plus sages ;
C'est le pays des bons ménages,
La jalousie a chez nous peu d'accès.
Nous nous fions à la foi de nos belles,
Nous n'avons pas à nous en repentir !
Car, presqu'autant que nous, ces dames sont fidèles,
Je suis forcé d'en convenir ;
Et l'on ne verrait pas près d'elles
Des maris faire sentinelles
Comme celui que je vais vous offrir :

C'était dans l'Andalousie

Que vivait don Ribéra.
Il avait femme jolie,
Maison, ferme, métairie.
Moi, je crois qu'avec cela
On peut, gaîment passer la vie;
Mais, d'une sombre jalousie
Notre pauvre époux est atteint.
Toujours triste, inquiet, contraint,
Le voyez-vous près de sa femme?
L'air soupçonneux, les yeux hagards...
Il veut lire au fond de son ame!
Convenons-en, de tels regards
N'inspirent point une bien douce flamme;
Et, pour plaire à sa femme, au lieu d'être jaloux,
Il vaudrait mieux lui faire les yeux doux.

Inès aime les fleurettes,
Les soupirs, les petits mots;
Jolis riens, dont, à propos,

On se sert en amourettes.
Car il faut, de l'amour, par des soins assidus
Entretenir la flamme éblouissante ;
La laissez-vous devenir languissante,
Bientôt elle ne brûle plus.
Mais Ribéra, par sa folie
A déjà trouvé le moyen
De perdre le cœur de sa mie.
Il la suit, l'obsède, l'ennuie,
L'accuse à tort, et fait si bien
Que, de dépit, la jeune femme
Sent naître dans le fond de l'ame
Désir ardent de se venger.
Pauvre mari, je te vois en danger!
Et ce n'est plus à tort que le front te démange,
Car nous savons comment une femme se venge.

L'époux craignant la trahison
A renvoyé sa servante fidèle;

Lui seul, avec sa femme, habite sa maison ;
Et, tous les soirs, il met en sentinelle
A la porte de son jardin,
Un formidable mannequin,
Bien vêtu, bien armé, qui, se trouvant dans l'ombre,
Ne peut manquer, dès qu'il fait sombre,
D'effrayer les galans qui voudraient se montrer.
Malgré ses soins, en secret pour sa femme
Un beau jeune homme est tout de flamme.
Il soupire, il fait soupirer :
Car, en dépit du mal que Ribéra se donne,
Inès a vu notre galant ;
Il est gentil, bien fait de sa personne ;
Son regard est tendre et brûlant.
Tandis que son mari.... Dieu ! quelle différence !...
Tout cela pour l'amant fait pencher la balance.
Mais comment se parler? L'époux est toujours là.
L'amant a gagné la servante
Chassée à tort par Ribéra.

Quand c'est pour se venger, femme est bientôt savante;
Elle fait parvenir à la belle un billet,
Dans lequel on l'engage à se rendre au bosquet,
Pendant que son mari sommeille.
Mais un jaloux a toujours l'œil au guet :
Soir et matin Ribéra veille ;
L'amoureux, désolé, caché dans le jardin,
Voit, chaque nuit, fuir l'espoir qui le berce ;
Si bien, qu'en sa fureur, il perce
Et coupe en deux le mannequin
Qui semble narguer sa tendresse.
En descendant, le lendemain,
A visiter partout, don Ribéra s'empresse....
Quel spectacle frappe ses yeux....
On a tué sa sentinelle :
Preuve que des galans sont venus en ces lieux.
« Ah ! morbleu, se dit-il, je vous la garde belle :
Beaux troubadours, coureurs de nuit !
Mon soldat, dès ce soir, va se mettre en défense ;

Ne disons rien, ne faisons point de bruit,
Je punirai leur insolence. »

Au gré de ses désirs, la nuit arrive enfin ;
Notre jaloux quitte sa belle,
Et, sous l'habit du mannequin,
Armé jusques aux dents, se met en sentinelle.
Inès, par un chemin secret,
Se rend aussitôt au bosquet ;
A l'amant elle apprend la ruse.
La servante, à l'instant, se couvre d'un manteau,
Sur ses yeux enfonce un chapeau ;
Et, pendant qu'au bosquet notre couple s'amuse,
Devant le mari va rôder,
Sans trop l'approcher, et pour cause.
Ribéra, tenant bouche close,
Attend, l'épée en main, qu'on ose l'aborder.

Au point du jour, Inès va regagner sa couche ;
L'amant quitte, à regret, le bosquet tant chéri ;

Et la servante , fine mouche,
Disparaît aux yeux du mari.
« Ah ! ah ! dit Ribéra , trompé dans son attente ,
C'est dommage qu'il n'ait point osé me toucher ;
Mais , peut-être demain , il voudra s'approcher.
Nous y serons ; il faut qu'il sente
La force de mon bras. Je passerai plutôt
Vingt nuits de suite, s'il le faut ;
Mais j'accomplirai ma vengeance. »
Notre jaloux, alors, rentre dans sa maison.
Sa femme l'attend en silence.
« Eh bien! dit-il, j'avais raison
D'aller me mettre en sentinelle ;
Un homme a , cette nuit, rôdé près de ces lieux,
Et, certes, c'est pour vous, la belle ;
Mais je saurai récompenser son zèle.
Ah ! dit Inès , en baissant ses beaux yeux ,
Du sentiment qui vous anime
Je suis loin de vous faire un crime ;

Surveillez ce galant, vous me ferez plaisir;
Au moins vous serez sûr que je vous suis fidèle,
Et, désormais, mon seul désir
Est que, toutes les nuits, vous fassiez sentinelle. »



LA FEMME AUTEUR.

Deux frères, riches commerçans,
Pensaient à se mettre en ménage;
Chacun voulait une compagne sage,
Douce, jolie et de bon sens;
Chacun enfin, c'est l'ordinaire,
S'en créait une à sa manière.
Dans une maison de Paris,
Où, sous les yeux des mamans et des tantes.
Plusieurs demoiselles charmantes,
En jouant au nain jaune, attendaient des maris,
Nos deux frères un jour sont pris.

Chacun a trouvé sa chimère,
Un ange de beauté, de vertus et de goût;
Enfin celle qui sait lui plaire ;
Car ce mot là renferme tout.
Tous deux bientôt en confidence
Se disent leurs secrets, les nœuds qu'ils vont former,
En demandant à l'autre ce qu'il pense
De celle qui l'a su charmer.
« Ma foi, dit le cadet, je parle avec franchise;
Mais celle qui te plaît ne m'aurait pas séduit;
Elle est fort bien, j'en conviens ; mais sa mise
N'annonce pas de goût, et, dans ce qu'elle dit,
Je n'ai pas, entre nous, trouvé beaucoup d'esprit.
Ah! quelle différence auprès de mon Élise!
Ses mots sont recherchés, et de traits délicats
Sa conversation fourmille.
De sa beauté je ne te parle pas...
En grâces, en esprit, en talens elle brille...
— J'en conviens, dit l'aîné, c'est une belle fille;

Mais de tout son esprit, moi, je fais peu de cas.
Certes, je ne veux pas dans ma femme une bête,
Mais on peut, sans briller, s'assurer ma conquête.
Celle que j'ai choisie a bien moins de jargon;
Elle est sensible, douce, sage,
Elle saura conduire sa maison,
Et n'est point étrangère aux détails du ménage;
Voilà ce qui me plaît. Tiens, nous sommes marchands,
Tâchons sur notre état de régler nos penchans.
Ma femme aura le soin de la dépense;
Qu'elle ait de l'ordre et j'aurai du crédit;
Mais on a moins de confiance
Dans celle qui fait de l'esprit.
— Allons, tu veux rire, mon frère,
L'esprit n'a jamais rien gâté.
Ma future, sans vanité,
Fait des romans comme Voltaire !
C'est un prodige, en vérité.
Celle dont la plume éloquente

Peint les sentimens les plus doux,
Doit avoir une ame brûlante
Pour ses enfans et son époux.
Après avoir, suivant l'usage,
Ri de ce que l'autre disait,
Chacun suivit son goût et se mit en ménage
Avec celle qui lui plaisait.

Pendant les premiers temps, chacun se félicite;
Notre cadet, surtout, se trouve fort heureux;
Pour sa femme, brûlant toujours des mêmes feux,
A chaque instant il la prône, il la cite.
Chez son frère, souvent, accourant tout joyeux :
« Tiens, lui dit-il, lis cela tout de suite,
C'est de ma femme.... hier elle a fait un sonnet!...
Et la tienne?... — La mienne, elle a fait un bonnet
Pour l'enfant que bientôt, j'espère, elle me donne.
— Mais avant peu, je crois, je serai père aussi.
Ma femme, des enfans s'occupe, Dieu merci!

Il faut voir comme elle raisonne!
Sur l'éducation elle fait un traité,
Elle y mêle des vers et de la métaphore.
— La mienne veut nourrir; elle ne pense encore
Qu'à prendre soin de sa santé. »

Nos deux maris deviennent pères.
Cette fièvre qu'on nomme amour,
Après l'hymen ne dure guères,
Ou ses accès sont moins fréquens de jour en jour.
Mais, tandis que l'aîné fait toujours bon ménage,
Chez le cadet gronde l'orage :
A rimailler, à composer,
Son épouse passe sa vie.
De ce train, le mari commence à se lasser.
Quand il veut déjeuner, on fait une élégie,
Qu'il faut avant tout terminer ;
Le soin d'une tendre romance
De deux heures souvent recule le dîner,

Et, pour rêver à quelque stance,
Madame, chaque soir, s'en va se promener.
Sa maison semble lui déplaire ;
Les valets y font tout ; l'enfant est délaissé ;
Sans qu'on sache comment, l'argent est dépensé.
Quand l'époux veut parler affaire,
On lui lit le premier chapitre d'un roman,
Ou d'une comédie on lui conte le plan.
Le mari, désolé, s'en va trouver son frère,
En s'écriant : Tu me l'avais bien dit !
Pour un simple bourgeois ma femme a trop d'esprit.
Mon commerce est perdu !... parle, que faut-il faire ?
— Il faut montrer du caractère.
Chez toi, dis-tu, tout est à l'abandon ;
Viens, conduis-moi dans ta maison,
C'est là que je prétends t'instruire.
On arrive chez le cadet :
Madame était dehors ; droit à son cabinet
Le frère aîné se fait conduire.

Là, prenant complainte et sonnet,
Idylle, madrigaux, roman, stance, élégie,
De tout cela ne faisant qu'un paquet,
Notre homme y met le feu.. Le pauvre époux s'écrie :
« Que va dire ma femme en voyant tout cela?
— Qu'importe ce qu'elle dira,
Si nous guérissons sa manie.
Je reviendrai demain, de ce grand coup d'éclat
Voir quel sera le résultat.
Le lendemain, en effet, chez son frère
Il se rend de bonne heure : il le voit tout joyeux
Qui dans ses bras et l'embrasse et le serre,
En disant : Grâce à toi, je vais donc être heureux !
— Quoi ! dit l'autre, déjà ton épouse est guérie
De son goût pour la poésie ?
— Ah ! bien mieux que cela, mon cher, elle est partie.
— Comment., ta femme !..—Elle a quitté ces lieux.
D'abord ses transports furieux
Ont failli me coûter la vie !

Puis elle s'est calmée, et cette nuit enfin,
Me laissant pour adieu cet écrit de sa main
Elle est passée en Angleterre,
Où, tout à son aise, elle espère
Suivre désormais son penchant ;
Et dans cette terre classique
Des démons et du romantique
Oublier qu'elle fut l'épouse d'un marchand.
Qu'elle suive son goût, qu'elle fasse à sa tête,
Femme qui laisse époux, enfant,
Mérite peu qu'on la regrette.
De tes avis j'aurais dû faire cas :
Non, une femme auteur ne me convenait pas,
Et tout différemment j'élèverai ma fille.
J'estime les beaux arts, mais enfin je conçois
Que ce qu'il faut d'abord, à nous autres bourgeois,
C'est une mère de famille.



LA PETITE BRODEUSE.

Caroline, jeune brodeuse,
Habitait un petit réduit,
Où, de son travail, le produit
Suffisait pour la rendre heureuse.
Comme elle sortait du berceau
Les protecteurs de son enfance
Étaient descendus au tombeau,
Ne lui laissant que l'innocence
Pour bien, pour unique trésor.
Ajoutez-y taille bien fine,
Tendre regard, voix argentine,

Et puis d'autres appas encor,
Que l'on voyait croître avec l'âge ;
Comme moi vous direz, je gage,
Ah ! pauvre enfant, ce trésor-là
A bien des gens va faire envie !...
Dès que l'on voit fille jolie,
C'est à qui le lui volera.
Mais, dans sa petite chambrette
Caroline, riant, chantant,
Ne s'occupe point d'amourette ;
Et s'endort, en se promettant
De ne jamais prêter l'oreille
Aux tendres propos d'un amant.
On croit tenir un tel serment ;
Mais tôt ou tard le cœur s'éveille
Aux charmes d'un doux sentiment.
Ne jurez pas chose impossible,
Aimable enfant, moins de fierté,
Ce n'est pas pour être insensible

Que l'on vous donna la beauté.

Dans la maison où Caroline
Habite tout près du grenier ,
Un jeune homme de bonne mine ,
Vient de se loger au premier.
Il a vingt ans , de la tournure ,
De l'esprit, mais peu de talens ;
Une aimable et douce figure ,
Un grand ton , des dehors brillans.
Sa fortune est considérable ,
Mais il sait la mener grand train...
C'est le jeu , les chevaux , la table !
Ne songeant point au lendemain ,
Gustave passe ainsi sa vie :
Courant de plaisir en plaisir ,
Et n'ayant jamais eu l'envie
Ni le projet de réfléchir.
Il n'est point pour lui de cruelles ;

Les amours volent sur ses pas...
Trouve-t-il des femmes fidèles ?
Je ne vous l'affirmerai pas.
L'amour sincère , la constance
Grâce au ciel ne s'achètent point ;
Et plus d'un richard , sur ce point ,
Sera toujours dans l'indigence.
Il pense qu'avec son argent,
A ses désirs rien ne s'oppose !..
Mais l'amour est la seule chose ,
Qui se double en se partageant.
Ce dieu , d'une humeur singulière ,
Que l'or ne fixera jamais ,
Souvent préfère une chaumière
Aux lambris dorés d'un palais.

En allant porter son ouvrage
En descendant son escalier ,
Caroline , sur son passage

Voit notre élégant du premier,
Qui, d'abord, sans y prendre garde,
Passe près du joli minois;
Puis le lendemain la regarde,
Puis veut causer une autre fois.
Découvrant chaque jour en elle
Des grâces, des charmes de plus,
Gustave dans ses sens émus
Éprouve une flamme nouvelle,
Qui doit durer au moins.... huit jours!
Mais qu'il croit alors éternelle!
Le plus inconstant dit toujours:
« Cette fois je serai fidèle. »
Épris d'un nouveau sentiment,
On jure d'aimer pour la vie!
Et, pour une autre, l'on oublie
Que l'on a fait pareil serment.
D'ailleurs une simple brodeuse
Doit s'estimer par trop heureuse

De fixer un si beau monsieur !
C'est ce qu'il se dit, j'imagine.
Prends garde, pauvre Caroline,
N'écoute pas ce séducteur.
Mais d'où vient donc qu'en ta chambrette
Tu n'as plus ta joyeuse humeur ?
Tu parais rêveuse, inquiète,
Tu ne sais plus ce que tu fais ;
Quittant l'ouvrage de la veille
Tu veux chanter... et tu te tais ;
A la porte, prêtant l'oreille,
Vingt fois tu quittes ton métier ;
Puis, jusqu'au bas de l'escalier
Tu descends pour la moindre chose,
En disant : « Si jamais il ose
» Me reparler de son amour,
» Je saurai lui dire à mon tour
» Que tous ses propos seront cause
» Que je quitterai ce séjour. »

Prends bien garde, pauvre petite,
Ah ! si tu pensais tout cela,
Tu ne descendrais pas si vite
Quand passe ce beau monsieur-là.

Des vains projets de la fillette
On devine ce qui s'ensuit :
Bientôt jusque dans sa chambrette
Notre jeune homme la poursuit ;
D'abord on lui ferme la porte....
Puis, on l'écoute un seul moment...
Et puis l'amour enfin l'emporte,
Et l'on se fie à son serment.
On est crédule quand on aime.
Gustave est tendre, plein d'ardeur,
Et pour cueillir si belle fleur
Il monte avec joie au sixième.
Au grand monde donnant le jour,
Il suit le même train de vie ;

Jouant, faisant mainte folie,
Et gardant la nuit pour l'amour.
Il trouve près de Caroline,
Beauté, fraîcheur, taille bien fine,
Sentiment vrai, cœur sans détour.
Et pourtant, ingrats que nous sommes,
Tout cela ne nous suffit pas!...
L'inconstance a donc des appas
Qui doivent subjuguer les hommes!
Souvent un minois chiffonné
Nous fait quitter femme jolie;
Et, pour un cœur cent fois donné!
Nous trahissons fidèle amie.
Déjà Gustave, au bout d'un mois,
Dans son amour n'est plus le même:
Quand il faut monter au sixième,
Monsieur y regarde à deux fois;
Tandis que la pauvre petite,
L'oreille au guet... le cou tendu...

Écoute ;... et, pour le voir plus vite,
Déjà vingt fois a descendu.
Mais ailleurs trouvant d'autres charmes,
Près d'elle il cesse de venir !...
Pauvre enfant ! que de jours de larmes
Paîront quelques nuits de plaisir.
Sans se permettre un seul murmure,
Caroline souffre en secret.
Son cœur fier cache sa blessure ;
Et, si l'ingrat la rencontrait,
Loin de lui laisser voir ses larmes,
Elle le fuirait : en amour,
Femme qui se plaint chaque jour,
Perd chaque jour de nouveaux charmes.
Mais quand vient l'heure où chacun dort,
En silence, dans la nuit sombre,
Quittant son obscur corridor,
Caroline descend, dans l'ombre,
Jusqu'à la porte de celui

Qui jadis accourait près d'elle
Brûlant d'amour... ce temps a fui !
Mais elle adore l'infidèle.
S'asseyant devant le séjour
Où l'ingrat sans elle repose,
Elle rêve à ses nuits d'amour ;
Dit : « Il est là... c'est quelque chose
D'être auprès de l'objet aimé ;
Quoique privé de sa présence,
Le cœur, en secret ranimé,
Sent moins vivement sa souffrance,
Quand, pour adoucir son ennui,
Elle dit : Je suis près de lui ;
C'est encore une jouissance. »

Dans le tourbillon des plaisirs,
Volant de conquête en conquête !
Satisfaisant tous ses désirs,
Suivant toujours sa folle tête,

Gustave tombe en peu de temps
De l'opulence dans la gêne.
Cherchant à se tirer de peine,
Il joue, et des coups éclatans
Achèvent bientôt sa ruine.
Il n'a plus rien, et des huissiers,
Des recors et des créanciers
La troupe chez lui s'achemine.
Gustave court chez ses amis,
Chez ses élégantes maîtresses;
Mais il a perdu ses richesses :
Chez aucun d'eux il n'est admis.
De Caroline à l'instant même
Le souvenir s'offre à ses yeux;
C'est lorsque l'on n'est pas heureux
Qu'on pense à celle qui nous aime.
Dans le bonheur on est ingrat,
Cela n'est pas à notre gloire!
Mais le malheur qui nous abat

Nous rend toute notre mémoire.

Gustave remonte au grenier.
Il entre, et dit à la petite :
« Je n'ai plus d'asile au premier;
J'ai tout perdu, chacun m'évite....
Je ne sais où porter mes pas... »
Caroline court dans ses bras;
Cédant au plaisir qu'elle éprouve,
« Ah! dit-elle, je te retrouve,
Je ne t'adorai que pour toi!..
Cher ami, reste près de moi!
Pour embellir ton existence
Je travaillerai nuit et jour!...
Va, l'on ne sent pas l'indigence
Quand le cœur est brûlant d'amour. »
Touché de sa vive tendresse
Gustave la tient sur son cœur;
De son amant, une caresse

Lui rend la vie et le bonheur.
Désormais, il vivra près d'elle :
Plus de chagrin, plus de soupirs!
Redoublant d'ardeur et de zèle
Pour contenter tous ses désirs,
Souvent la nuit, quand il sommeille,
Caroline travaille et veille;
Si par la fatigue, un moment
De ses mains tombe son ouvrage...
Elle regarde son amant,
Et retrouve tout son courage.

Le temps passe ; mais, en secret,
Gustave soupire... il s'ennuie;
Et ce nouveau genre de vie
Déjà l'attriste et lui déplaît.
Il regrette son opulence
Et tous les plaisirs de l'aisance;
En y songeant, son cœur s'émeut :

N'est pas philosophe qui veut!
L'amour de sa jeune maîtresse
N'est pas assez pour son bonheur.
Il veut lui cacher sa tristesse,
Mais elle sait lire en son cœur.
Elle devine sa souffrance
Et se dit : « Il n'est point heureux!
Hélas! mon amour, ma constance,
Ne suffisent pas à ses vœux.

Gustave reçoit un message,
On lui propose un mariage
Qui peut l'enrichir tout-à-coup.
Une jolie et riche veuve
Trouve le jeune homme à son goût.
Pauvre Gustave, quelle épreuve!
Il cache avec soin cet écrit,
Mais soir et matin il le lit.
Pourra-t-il quitter Caroline

Qu'il fut trop heureux de trouver!...
La pauvre enfant, qui se chagrine
De le voir si souvent rêver,
Désire en pénétrer la cause.
Une nuit, pendant qu'il repose,
Le billet vient frapper ses yeux;
Lisant le projet qu'il renferme :
« Ah! dit-elle, qu'il soit heureux!
» A ses ennuis mettons un terme,
» Il craint de déchirer mon cœur...
» Il faut que je me sacrifie...
» J'en mourrai, mais pour son bonheur
» Ne dois-je pas donner ma vie?... »

Dissimulant tout son chagrin,
Elle attend le jour en silence,
Brûlant déjà d'impatience
D'accomplir son secret dessein.
Le jour vient : elle sort soudain.

Depuis une heure elle est absente
Quand un Savoyard se présente
Porteur d'une lettre, qu'il dit
Devoir remettre à Caroline.
De ses mains arrachant l'écrit
Gustave, en tremblant, l'examine,
Puis, renvoyant le messager,
Il cède au désir qui le presse;
Il lit... de sa jeune maîtresse
Un autre amant ose exiger
Un rendez-vous... « Femme infidelle!
Quand je craignais de l'affliger,
C'est moi qui suis trahi par elle!... »
Dit Gustave; dans ce moment
Caroline, d'un air timide,
Revient auprès de son amant.
Des noms de fausse, de perfide,
Gustave l'accable aussitôt;
Elle ne répond pas un mot

Et cherche à lui cacher ses larmes.
« Adieu, dit-il; à vos attraits
Qu'un autre amant rende les armes,
Moi, je vous quitte pour jamais. »

Pour vivre au sein de l'opulence
Gustave a formé d'autres nœuds.
Caroline le sait heureux,
Elle supporte sa souffrance.
Mais ses larmes et sa pâleur
Trahissent sa peine cruelle;
Un souvenir perce son cœur :
Hélas!.., il la croit infidèle.

Déjà deux ans sont écoulés.
Gustave vit dans la mollesse,
Et pourtant ses jours sont mêlés
Et de regrets et de tristesse.
Pour sa femme il n'a point d'amour;

Elle est jalouse, querelleuse.
Près d'elle, son cœur, chaque jour
Songe à la petite brodeuse!
Lorsqu'il devient veuf à son tour :
Maître d'une grande fortune
Et de Caroline occupé,
Il répète : « Elle m'a trompé ! »
Et ce souvenir l'importune.
Un jour, il trouve en son chemin
Le petit porteur de la lettre
Qui cause encor tout son chagrin.
Pour de l'or il lui fait promettre
De lui dire la vérité;
L'enfant, avec naïveté
Répond que l'écrit cacheté
Venait d'une femme jolie
Qui pleurait en le lui donnant.
Se pourrait-il! O mon amie!
Je devine tout maintenant....

Et Gustave, dans son ivresse,
D'amour, de plaisir rayonnant,
Court, vole aux pieds de sa maîtresse
En s'écriant : « Pardonne-moi
D'avoir pu te croire infidèle!...
— J'ai dû vous rendre votre foi,
Soyez heureux, lui répond-elle,
A souffrir mon cœur se résout....
— La mort vient de briser ma chaîne,
Pour jamais l'amour me ramène
Près de celle à qui je dois tout!

On doit penser, à ce langage,
Si Caroline s'opposa ;
L'Amour forma leur mariage ,
Et près d'eux ce Dieu se fixa.
Alors la petite brodeuse
Recouvra fraîcheur et beauté;

Chacun, en la voyant heureuse,
Dit : « Elle l'a bien mérité. »



LE LIVRE DU DESTIN.

De Jupiter, un jour, pour célébrer la fête,
Les Dieux vont donner un festin.
Dans l'Olympe déjà tout s'agite : on apprête
Un repas somptueux; en l'honneur de Jupin
Chaque mets doit être divin.
On lui ménage des surprises;
Chacun prétend offrir un plat de sa façon :
Pour les soufflés au riz Vulcain est en renom,
On sait que Jupiter aime les friandises;
Pomone doit fournir un dessert assorti,
Thémis prépare des charlottes,

Apollon tourne le rôti,
Bacchus porte le vin et Junon les compotes;
L'Amour promet d'avoir des fruits;
Esculape fait des coulis;
Neptune offre un saumon ; Hébé, mieux que personne,
Prétend faire des pets-de-nonne.
Au vieux Plutus il faut des cornichons;
Priape aura des écrevisses;
Erato doit offrir un potage aux croûtons;
Vénus se charge des épices;
Mercure, enfin, plus gourmand que gourmet,
Descend chercher des homards chez Chevet.
Bref, tout est pour le mieux, rien ne manque au banquet.
Jupiter, très-sensible à cette politesse,
Se montre de fort belle humeur ;
Au repas chacun fait honneur :
On mange , on rit, on boit, on nargue la tristesse ,
Puis , au dessert , on chante son couplet.
Apollon accorde sa lyre ,

Il improvise et la fête l'inspire ;
Euterpe l'accompagne avec son flageolet.
Tout en chantant on fait mainte folie ;
On trinque avec le jus divin ;
Et si souvent on sable l'ambroisie ,
Que l'on va de travers à la fin du festin.
Mars et Vénus quittent la table ,
Ils s'éclipsent sans être vus.
Auprès de Ganimède Uranus fait l'aimable ;
Minerve parle , on ne l'écoute plus.
Bacchus est tombé sous sa chaise ;
Priape et Junon sont d'accord ;
Thémis n'y voit plus clair, Flore est mal à son aise ;
Momus chante , Vulcain s'endort.
A ses voisins , Esculape s'accroche ,
Mercure , quoiqu'il soit en train ,
Par habitude , en quittant le festin ,
A mis son couvert dans sa poche.

« Oh ! oh ! dit Jupiter, je ferai bien, je croi,
» De passer un moment chez moi ;
» Tout ce bruit me porte à la tête....
» C'est égal, on m'a fait une superbe fête !
» Les mets étaient exquis..D'où vient que pour marcher
» Tout me tourne... Allons nous coucher.....
» Étourdi que je suis, je laissais sur ma chaise
» Mon livre des destins que je veux consulter,
» Pour savoir si demain je dois bien me porter
» Et s'il faut que le vent s'apaise.
» Je vais le mettre sous mon bras.....
» De crainte d'accident, n'allons qu'au petit pas... »
Jupiter prend le livre et se remet en route,
Mais il tâtonne... il n'y voit goutte,
Et ne s'aperçoit pas, au milieu du chemin,
De la perte qu'il vient de faire :
Car, le grand livre du destin,
En glissant de son bras, est tombé sur la terre.

Tandis que, chez les dieux, on ne se doute guère
Du malheur qui vient d'arriver,
Devinez qui vient de trouver
Ce livre redoutable où l'avenir, d'avance,
A tracé des mortels la chétive existence ?
De féroces bandits, voleurs de grands chemins,
Ramassent dans un bois le livre des destins.
Attirés par sa couverture
Qui brille du plus vif éclat,
Le capitaine dit : « Vivat !
C'est quelque plat d'or, je le jure,
Que l'on aura laissé tomber d'une voiture. »
Mais quel est leur étonnement,
Quand, regardant plus attentivement,
Ils ne découvrent qu'un grand livre !
Le capitaine l'ouvre et s'écrie aussitôt :
« Ventrebleu ! nous avons trouvé là le gros lot !
Ce livre nous apprend comment nous devons vivre,
Il contient notre sort. » Les voleurs, sur ce mot,

Courent auprès du capitaine.
Tout homme est curieux de savoir son destin,
Espérant n'y trouver que du plaisir sans peine.
« Un instant, dit le chef, il faut, dans ce bouquin
Qu'auparavant je cherche mes articles.
Qui de vous tous me prête des besicles ?
Je lis si rarement que je n'y vois plus clair. »
« Tenez, dit un voleur, je n'aurai, capitaine,
Que ce lorgnon volé d'hier,
Et seulement à cause de la chaine.
— Donne-moi ton lorgnon... Il me va tout de go !
C'est justement mon numéro. »

Le brigand feuillette, examine,
Il trouve enfin l'arrêt rendu,
Et lit : *Pour prix d'un nouveau crime,*
Dans huit jours tu seras pendu.
« La peste soit de l'ordonnance ! »
Dit le bandit avec fureur.

Après le chef, chaque voleur
De son destin veut prendre connaissance.
Mais bientôt tous en ont regret :
C'est toujours l'échafaud que le sort leur promet.
Chacun s'écrie : « Au diable la trouvaille !
Ce livre-là ne contient rien qui vaille !
Il dégoûterait du métier !
Il faut le vendre à l'usurier.
Deux brigands, aussitôt, se rendent à la ville
Où, pour avoir un accès plus facile,
En tous temps les voleurs, gens de précautions,
Avec les usuriers ont des relations.
Chez l'un d'eux, nos voleurs vont offrir le grand livre.
L'usurier dit « : Je n'en veux pas ;
De l'esprit je fais peu de cas.
—Ce livre vous apprend comment vous devez vivre.
— Parbleu! je le sais bien; c'est avec de l'argent.
On ne vend plus ni livre ni brochure ;
— Mais payez-nous au moins la couverture...

Vous n'auriez pas cela sans un besoin urgent !..
— La couverture, soit. — Voyez, c'est magnifique !
— Oui, mais je lui crois peu de valeur numérique ;
Cela me fait l'effet d'un moiré métallique... »
Après avoir long-temps marchandé le destin,
L'usurier, des voleurs, l'a pour fort peu de chose.
Dès qu'ils sont éloignés, soudain
A feuilleter dedans notre homme se dispose,
En se disant : « J'ai fait un marché d'or !
Ce livre est vraiment un trésor !...
Connaître l'avenir !.. c'est l'art de la cabale,
C'est la pierre philosephale !
Heureux secret ! Voyons d'abord
Ce que me réserve le sort. »
Et l'usurier cédant à l'humaine faiblesse
Sur le livre cherche son nom :
Il parcourt à la hâte... il dévore... il se presse...
Et trouve enfin : *Tu mourras en prison.*

« En prison! non morbleu ! que le diable t'emporte, »
Dit l'usurier, que la frayeur transporte.
« Ce livre-là ne contient rien de bon ;
Je gage qu'il est faux. Tâchons de le revendre ,
En disant , cependant , qu'il ne trompe jamais.
Le seigneur, mon voisin, pourra, je crois, le prendre.
Pourvu que je fasse mes frais
C'est tout ce que je veux. C'est vingt francs qu'il me coûte,
Pour mille , en le donnant, je me montre obligeant
Et je rentre dans mon argent. »

Sur ce , le juif se met en route ;
Sous sa vieille pelisse il cache le destin ,
Et , certes , personne , en chemin ,
Ne devine que son sort passe.
Près du seigneur il est admis.
« Monseigneur, excusez , de grâce ,
Dit l'usurier , si je me suis permis
De venir devant vous ; mais j'ai là quelque chose

De précieux ; vous êtes amateur ,
J'ai cru devoir l'offrir à votre honneur.
C'est du rare, du beau, c'est dans le grandiose !
— Voyons , drôle , coquin , montre-moi cet objet.
C'est quelque vieille friperie.
— Ah ! Monseigneur , vous allez , je parie ,
Être enchanté ; vous saurez le secret
De l'univers... C'est vraiment impayable.
C'est la chose unique , introuvable ,
Qu'un hasard seul fait tomber dans mes mains ;
Enfin , le livre des destins.
— Je crois que ce fripon veut rire...
— Non . Monseigneur , voyez , son seul aspect
Nous éblouit , nous frappe de respect.
— Et là dedans , tu dis que l'on peut lire
Ce qui doit arriver ? — Pas un fait n'est omis !
— Et combien en veux-tu? — Mille francs; je vous jure
Que c'est-là ce que j'ai payé la couverture ;
Car, pour le reste , c'est sans prix.

Le marché se conclut. L'usurier se retire
En se frottant les mains. « Parbleu, dit le seigneur,
Je vais me marier, c'est le cas de m'instruire;
D'avance, de mon sort, savourons la douceur.
Ma future m'adore; elle est jolie, aimable;
Je suis riche, bien fait, d'un physique agréable,
Et l'avenir ne doit m'annoncer que bonheur. »
Dans le grand livre il cherche avec courage;
D'y trouver le bonheur étant bien convaincu.
Il lit enfin : *Après six mois de mariage,*
Ta femme te fera cocu.

« Oracle impertinent! » dit-il avec colère,
Jetant d'un coup de pied le livre loin de lui,
« Qu'on coure après ce juif; il faut dès aujourd'hui,
Que cent coups de bâton deviennent son salaire;
Et vous, laquais, allez soudain,
Me mettre dans le feu ce livre du destin. »

Les valets emportent le livre ;
Mais l'un d'eux, en le regardant,
Dit : « Notre maître nous le livre ;
Au lieu de le brûler, on peut, en le vendant,
En tirer encor quelque chose. »
Un charlatan passait : le laquais lui propose
De l'acheter; lui cédant le destin
Pour une bouteille de vin.
Le charlatan, charmé de son emplette,
Se dit : « Tous ces gens-là ne sont que des nigauds ;
Quant à moi, ma fortune est faite. »

Avec une trompette, attirant les badauds,
Notre homme annonce à la foule étonnée
Qu'il prédit l'avenir; que, par son art divin,
On peut du soir au lendemain
Être au fait de sa destinée.
Chacun court chez le charlatan.
Bientôt, grâce à son talisman,

Il fait une fortune immense.
Il dit la vérité, ne se trompe jamais ;
Par sa voix, du destin on entend les arrêts.
Mais qu'en arrive-t-il? D'une telle science
On s'étonne, on s'effraie; on dit : C'est un sorcier.
Un homme qui sait tout, est un suppôt du diable;
Ce n'est donc plus qu'un misérable
Qu'il faut punir de son métier.

Le charlatan, dans de vives alarmes,
Se sauve, en emportant le destin sous son bras.
Mais le destin est lourd, et sur ses pas
Notre homme croit toujours entendre les gendarmes.
Chez un vieillard, dans le fond d'un hameau,
Il se décide à laisser le gros livre.
« Sans lui, dit-il, j'ai de quoi vivre ;
Tenez, bon homme, acceptez ce cadeau.
C'est le destin que je vous laisse,
C'est un livre fort précieux !

Mais je vais loin ; le temps me presse ,
Et le garder me semble dangereux. »

Le charlatan est loin. Pendant que sur la terre
S'est passé cet événement ,
Retournons chez les dieux. Tout est en mouvement
Auprès du maître du tonnerre :
Le lendemain du jour où l'on a riboté ,
Jupiter cherche son grand-livre.
« Morbleu ! dit-il , je l'avais emporté ;
Il ne se trouve plus : comment allons-nous vivre ?
Du diable si je sais quelle marche il faut suivre !
Allons , Mercure , eh ! vite , holà !
Il me faut mon destin ; il m'est fort nécessaire.
Tu vas te rendre sur la terre ,
Il aura roulé jusque-là.
Pour le ravoir , montre ton savoir faire ;
Promets beaucoup ; ensuite nous verrons
Si , sur le livre , il est écrit que nous tiendrons. »

Mercure part ; il court le monde.
Après avoir cherché de toute part ,
Dans une retraite profonde
Il trouve le destin chez un pauvre vieillard.
« Rendez-moi ce livre, mon père,
Dit Mercure au bon solitaire
Qui reposait sur un banc étendu.
Il appartient aux dieux ; et , s'il vous est connu,
Vous savez que du sort il contient le langage. »
« Ah ! dit en souriant le sage ,
Prenez-le , je ne l'ai pas lu ! . .
— Quoi , vraiment. . . pas même une page ?
— Si, dans ce livre, je lisais ,
M'auriez-vous vu dormir en paix ?
— Que voulez-vous que je vous donne
En échange de sa valeur ?
—Rien.—Quoi ! rien?..—Non, c'est de bon cœur,
Seigneur , que je vous l'abandonne.
Avoir le don de l'avenir ,

Pour les mortels serait un art funeste !
Jouissons du présent ; gardons le souvenir
Qui nous rappelle un moment de plaisir ;
Fermons les yeux sur tout le reste !
Voilà, je crois, le moyen d'être heureux.
— Vous êtes sage. — Je suis vieux ;
Et ce livre, à mes yeux, ne vaut pas une obole !
Avec votre destin, retournez vers les cieux. »

Le vieillard se rendort, et Mercule s'envole.

TABLE

DES CONTENTES

Contenus dans ce volume.

Pages.

FIN DE LA TABLE.